

Le Samedi

VOL. IV — NO. 20

MONTREAL, 22 OCTOBRE 1892

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO 5 CTS.



VOUS ÊTES UN DROLE D'HOMME, VOUS.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 22 OCTOBRE 1892.



Ceux qui ont regardé chez les autres croient avoir vu le bonheur.

La moitié de ce que nous écrivons est nuisible ; l'autre moitié est inutile.

Vivent les honnêtes gens ! Ils sont encore moins canailles que les autres.

L'Albani a fait fortune avec son talent. Elle a tiré plus d'un pain de sa voix.

Le Canada est un pays heureux. Les duellistes ne s'y battent qu'avec l'épée de Damoclès.

C'est un grand repos de vivre toujours avec les mêmes gens : on sait qu'ils vous détestent.

La haine est pressée de vengeance ; la rancune attend l'occasion, elle est la patience de la haine.

Le courage le plus court est le plus aisé ; on sacrifie sa vie plus facilement qu'on ne la consacre.

Il faut peut-être entendre par démocratie les vices de quelques-uns à la portée du plus grand nombre.

Les commerçants font leurs affaires avec ceux qui les paient et leur fortune avec ceux qui ne les paient pas.

Il y a deux époques dans la vie d'un écrivain : la première où l'on parle de lui, la seconde où il en parle lui-même.

Au moins voici un aveugle intelligent. On lit sur sa pancarte : "N'ayez pas honte de ne me donner qu'un sou ; je ne vois pas clair."

Nous nous plaignons de la calomnie et nous avons tort ; elle sert à nous défendre de choses qui sont fausses et d'autres choses qui sont vraies.

Si vous vivez dans la retraite, vous aurez tout le monde contre vous. Les hommes exigent qu'on participe à leurs faiblesses et les femmes ne pardonnent pas qu'on échappe à leur domination.

LE SAMEDI

UNE PARODIE

Tout le monde connaît ces jolis vers :

Dans les prés fleuris
Qu'arrose la Seine
Cherchez qui vous mène
Mes chères brebis.

Un poète français les parodie comme suit :

Dans les prés pourris
Qu'infecte la Seine
Cherchez qui vous traîne
Baigneurs de Paris.

FORMULES DE CIVILITÉ

Les titres de *monsieur* et *madame* n'appartenaient autrefois qu'aux personnes de la plus haute distinction.

Le Pape lui-même ne se nommait que *monsieur*. C'est le titre que donne en 1372 à Clément VII la ville de Reims. On appelait les saints *monsieur saint Pierre*, *madame sainte Geneviève*, Quelques prédicateurs ne donnaient à Jésus-Christ même que le titre de *monsieur*. Il n'y avait que Dieu, le Père, à qui l'on donnait le titre de *sire* : beau sire Dieu, messire Dieu.

GOD SAVE THE QUEEN

La marquise de Créqui raconte dans ses *Mémoires* que lorsque Louis XIV venait visiter la maison de Saint-Cyr, les jeunes pensionnaires, au moment où il entrait dans la chapelle, chantaient à l'unisson une sorte de motet, dont les paroles étaient de la supérieure directrice de la maison et dont le fameux Lulli avait fait la musique. Les paroles étaient celles-ci :

Grand Dieu, sauvez le roi !
Grand Dieu, vengez le roi !
Vive le roi !
Que toujours glorieux,
Louis victorieux,
Voie ses ennemis
Toujours soumis !
Grand Dieu, sauvez le roi !...

Et maintenant voici, dit-on, comment ce chant passa le détroit : le compositeur allemand Hændel, qui était maître de la musique du roi d'Angleterre Georges Ier, se trouvant un jour à Saint-Cyr, entendit exécuter ce motet : il demanda à en transcrire les paroles et la musique. De retour à Londres, il l'offrit au roi, comme étant, dit-on, de sa composition ; le chant fut très goûté et peu à peu devint populaire. Telle serait l'origine du *God save the king* ou *queen*, chant national anglais.

L'EMPIRE DE L'HOMME SUR LES ANIMAUX

L'un des voyageurs sur le Nil.—Une fois j'ai rencontré un lion en Afrique et je n'étais pas armé. Alors, je me suis assis et je l'ai regardé en face, finement ; tiens, comme cela.

L'ami.—Non ? Et il ne t'a pas dévoré !

Le voyageur.—Pas du tout. Il ne m'a pas touché. En tâchant d'expliquer ce phénomène, je me demande des fois si ce n'est pas parce que j'étais assis dans la tête d'un arbre.

LES LANGUES INCONNUES

Le juge, au témoin.—Dites aux jurés ce que le prisonnier vous a dit.

Le témoin.—Si l'un des jurés veut venir ici, je vais lui répéter la communication.

Le juge.—Non ; il vous faut le répéter de l'endroit où vous êtes.

Le témoin.—Impossible, votre honneur ; je n'ai pas les jambes assez longues.

Le juge.—Allons ! Vous n'êtes pas obligé de vous déplacer vous-même. Répétez seulement ce que le prisonnier vous a dit.

Le témoin.—Mais, tonnerre, tout ce qu'il m'a dit, ça été un coup de pied. Ça ne se répète pas à vingt pas.

PRONOSTICS

Pronostics tirés de l'atmosphère.

10. Si les étoiles perdent de leur éclat sans qu'il paraisse de nuage dans le ciel, c'est un signe d'orage ;

20. Si les étoiles paraissent plus grandes qu'à l'ordinaire, ou plus près les unes des autres, c'est un signe que le temps va changer ;

30. Lorsqu'on voit des éclairs près de l'horizon, sans aucun nuage, ils sont un signe de beau temps et de chaleur ;

40. Les tonnerres du soir amènent un orage, ceux du matin indiquent le vent, et ceux de midi la pluie ;

50. Le tonnerre continu annonce une bourrasque ou un très fort orage ;

6. L'arc-en-ciel bien coloré ou double annonce une continuité de pluie.

7. Les couronnes blanchâtres qui se montrent autour du soleil, de la lune et des étoiles sont un signe de pluie ;

8. Lorsque la pluie fume en tombant, c'est signe qu'il pleuvra longtemps et abondamment.

ŒIL POUR ŒIL



I

Francisquosier au commis de buvette.—Est-ce que vous ne pourriez pas me donner une consommation à l'œil ?



II

Le commis.—A l'œil ? Certainement oui. Voilà.

SEGUEDILLE

Une Gitane aux doigts mobiles
A pris mon cœur, a pris mon cœur.

Maintenant je vais par les villes.
Et par les monts et par les champs,
Sans retrouver ses doigts mobiles,
Sans retrouver mon cœur, mon cœur.

Où porte-t-elle sa conquête ?
Qu'en fera-t-elle ? dites-moi.
Je sens se détraquer ma tête,
O pauvre cœur ! ô pauvre moi !

Dans mes veilles et dans mes sommes,
Me tordant blême et courroucé,
J'évoque loin de tous les hommes
Un fantôme au regard glacé :

C'est la Gitane aux doigts mobiles
Qui prit mon cœur, qui prit mon cœur.

Et je lui dis : " O malfatrice,
Rends-moi ma vie et mon orgueil,
Rends-moi ma force et mon supplice,
Rends-moi mon cœur, rends-moi mon [cœur] !

Mais cette femme indifférente
Me répond : " Je n'ai plus ton cœur,
" Je l'ai jeté dans l'eau courante,
" Car il saignait à faire peur."

Non, la Gitane aux doigts mobiles
Ne me rendra jamais mon cœur.

JULES BOIS.

FLATTERIE PROBLÉMATIQUE



Tendron.—Vous savez, mademoiselle Estelle m'a fait un compliment tel que c'en est ridicule. Elle m'a dit qu'Homère n'aurait pas pu voir une figure plus héroïque que la mienne.

Doucette.—Je n'en doute pas moi-même. Homère était aveugle.

pâte molle que l'on emploie à froid. Pour cela on étend une couche mince sur la tranche des fragments à récurer, et on maintient ces derniers en place pendant quelques minutes. Au bout de ce temps, le mastic a acquis assez de dureté pour que les pièces ne quittent pas leur place. Cette préparation ne se conservant pas, il faut la faire au moment de s'en servir.

UN OPPORTUNISTE

Toto.—Mais, maman, tu n'es pas pour donner tout ce grand verre de limonade à Lili ?

La maman.—Non, mon cher, celui-ci, c'est pour toi.

Toto.—Ah ! bien non ! Il est trop petit.

LA CHANSON DE MARLBOROUGH

De recherches très sérieuses faites, il résulte que la chanson de Marlborough ne célèbre pas, comme on le croit d'ordinaire, le vainqueur de Malplaquet, Churchill, duc de Marlborough : l'air est d'origine orientale ; les croisés auraient, paraît-il, sur une mélodie empruntée aux Sarrasins, composé cette complainte en souvenir de l'un d'eux, Marbrou, chevalier contemporain de saint Louis. On n'en parlait plus depuis longtemps quand un jour, Marie-Antoinette, s'amusant à faire chanter la nourrice du dauphin, resta frappée de cet air et le nota ; un poète de cour en rajouta les paroles en leur donnant un tour burlesque ; la musique méritait mieux, elle n'échappa pas à Beaumarchais, qui en saisit le caractère sentimental, et fit chanter la romance de Chérubin sur l'air de Marlborough. Quant aux paroles primitives, plus d'un savant philologue y a reconnu des traces de notre plus vieille poésie et s'en est servi comme d'un curieux sujet d'études pour marquer les transformations successives de notre idiome.

VIEUX NAVIRES

Quand les vieux navires de guerre on fait leur temps, ce qui arrive généralement au bout de 16 à 18 ans pour les navires en bois, de 25 à 28 ans pour les navires en fer, l'administration de la marine les fait mettre en vente, et ils ne tardent pas à se transformer en bûches de chauffage et en vieilles ferrailles.

C'est ainsi que viennent d'être vendus et débités le *Dupleix*, croiseur de 2e classe lancé en 1861, et le *Châteaurenault*, d'un tonnage et d'un armement égal, lancé en 1868.

Le premier avait fait les campagnes d'Islande, accompagnant et protégeant nos pêcheurs de morue. Le second avait pris une part active à la dernière campagne de Chine sous les ordres de l'amiral Courbet ; il s'était distingué au bombardement de Fou-Tchéou.

Il est rare qu'on tire, aux enchères, plus de 30,000 francs de ces croiseurs de seconde classe qui ont coûté 1 million cinq cent mille francs.

LES FIANÇAILLES FIN DE SIÈCLE

Ce devait être, ce soir-là, le dernier soir pour lui ; car il avait décidé de ne pas remettre la demande à plus tard. Depuis quinze jours, en effet, il en avait vainement cherché l'occasion. Il y avait grand dîner, et sa belle était précisément à l'autre bout de la table.

Pas de conversation possible et pas de perspective de conversation ; car il savait fort bien qu'en sortant de table, le papa l'amènerait jouer au billard.

Alors, prenant son courage à deux mains, il écrit sur un menu : " Voulez-vous être ma femme," le plie en deux et le donne à l'un des garçons pour qu'il le porte à son adresse.

Une minute après, le garçon revient et lui chuchotte tout simplement : " La demoiselle vous fait dire que oui."

UN BON PETIT GARÇON

La maman.—Tu entends, je te défends de jouer avec le petit Malléché qui demeure à côté.

Alfred.—Oui, maman, c'est bien. Mais, au moins, maman, je pourrai me battre avec lui, n'est-ce pas ?

PINCÉES DE CONSEILS

ENCRE INVISIBLE

On fait dissoudre du chlorure de cobalt dans une suffisante quantité d'eau et on se sert de cette solution pour écrire. Les caractères restent invisibles tant que le papier n'est soumis à aucune action ; mais, lorsqu'on le chauffe, même légèrement, ils apparaissent en bleu. Ils disparaissent peu à peu à mesure que le papier se refroidit et reparaissent de nouveau par la chaleur.

MOYEN D'OBTENIR DES ŒUFS D'UN VOLUME ÉNORME

Un fermier qui veut avoir de très gros œufs de sa poule prend une mesure de gousses de lin sans graine, qu'il met dans un four médiocrement chaud pour les sécher : il les fait battre ensuite comme des grains et les fait mettre dans l'eau bouillante ; il y mêle une mesure de son froment et autant de farine de gland ; il en fait une pâte avec une quantité d'eau proportionnée et en nourrit ses poules, qui lui paient richement sa peine.

COLLE POUR RACCOMMODER LA PORCELAINÉ

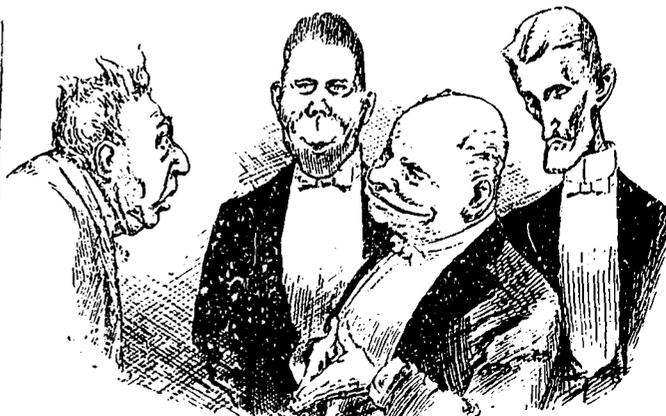
La colle la plus simple et en même temps la plus solide, se fait en pétrissant de la chaux vive en poudre avec du blanc d'œuf. On obtient ainsi une

L'EXPRESSION PAR LA BARBE



I

Le patron de restaurant à ses employés.—Comme mon restaurant est high tone, mes garçons dorénavant ne porteront pas de barbe. Tenez-vous-le pour dit.



II

L'apparence des garçons le lendemain.

HYMNE AU VIN

O vin, suave et salubre,
C'est toi qui fleuris mes chansons,
Délicate fleur de la terre,
O vin, ô rose des boissons !

Rubis succulent, chair vivante,
Joie et vanité de mes yeux,
Ma raison n'est que ta servante,
Sagesse éternelle des cieus !

O vin plus frais que les grenades,
Et plus pimpant que le printemps,
Puissant réconfort des malades,
Et tisane des bien portants ;

D'aimables savants que j'honore
Disent que de toi l'on extrait
De l'or débouchant et sonore :
Le contraire m'étonnerait.

Vin rieur qui ris dans nos verres
Avec les bons yeux de velours,
Tu dérides les plus sévères
Et tu dégoûtais les plus lourds ;

Muse frivole des poètes,
Verve suprême des vieillards,
Tu fais pépier dans nos têtes
De petits oiseaux babillards.

Tu rends les femmes moins farouches
Vin de grâce et vin de clarté,
Et tu mets au coin de leurs bouches
Deux cerises de volupté.

A ton nom seul, vin de science,
Voici tout mon être aux abois ;
Mes mains tremblent d'impatience,
Et j'ai des larmes dans la voix.

La vie en moi se renouvelle,
La grâce entre par mon gosier ;
Mon sang fait le beau ; ma cervelle
Deviens souple comme l'osier.

Tous mes sens te livrent passage,
Je vibre du crâne au talon ;
Pour te savourer davantage,
Que n'ai-je un cou trois fois plus long !

O vin, avant que de te boire,
Je tombe à genoux devant toi,
Et confondu devant ta gloire,
Je dis : Seigneur, protège-moi.

Tu n'es pas sourd à ma prière,
Et tel est pour moi ton amour
Que tu fais mon lot de misère
Plus beau que la beauté du jour.

Tu me plains et tu me consoles,
Tu me persuades le bien,
Tu me dis de bonnes paroles,
Tout bas, comme un ange gardien...

Quand je t'ai bu, vin admirable,
Tout me plaît, tout flatte mes yeux :
Je trouve tout le monde aimable,
N'importe qui délicieux.

Toutes choses me semblent claires,
Vin véridique et triomphant,
Et tu dissipes mes colères
Avec ton sourire d'enfant.

J'apparais magnanime et juste,
Je suis plus innocent qu'un nid,
Et je ne sais quel geste auguste
Sur mon front plane et me bénit.

Je suis victorieux, j'exulte,
Je me sens ivre de ciel bleu ;
Toi, ma vérité, toi, mon culte,
O vin, ne viens-tu pas de Dieu ?

RAOUL POUCHON.

NOUVEAUX PHÉNOMÈNES D'HYPNOTISME

Un homme s'est rencontré, brillant officier du génie, mathématicien réputé, esprit précis, chercheur méthodique, qui applique, en ce moment, toutes ses facultés aux phénomènes de l'hypnose. Cet homme, c'est le colonel Rochas, administrateur de l'École polytechnique. Il a voulu connaître tout ce qui se rapporte à la suggestion. Froidement, imperturbablement, il a déjà donné à la science une série de découvertes des plus curieuses. Plus avancé que le professeur Charcot, il a découvert l'extériorisation de la sensibilité. Sur un sujet endormi, il a étudié la question de savoir si la vie du sujet a une certaine sensibilité en dehors du corps et il a trouvé autour de celui-ci — phénomènes prestigieux — des zones de sensi-

TOUT A FAIT A POINT



I

Le tramp. — Aie ! L'ami ! Ce n'est pas une affaire à raser les cheveux, ta boutique ?



II

Le jardinier. — Ne sais pas. Si j'essayais !



III

Le tramp. — Superbe, ma vieille branche. Je repasserai.

bilité. Il semble, d'après ses expériences, que la vie se dégage, sans cesse, en ondes autour de l'être, comme vont s'élargissant les ondes sonores autour de la cloche qui tinte. Tout près du corps, le sujet ne sent pas la pincée des doigts, mais un peu plus loin cette pincée lui devint une souffrance.

Le docteur Luys a répété ces expériences à la clinique de la Charité. Prenant un malade auquel on venait de couper un doigt, il l'endormait, attirait la sensibilité à l'endroit qu'aurait dû occuper le doigt manquant et pinçait ce doigt imaginaire. Et le sujet endormi se s'écrier : "Aie ! vous me faites mal !" pendant que de son autre main il frottait l'ombre de son doigt.

Ainsi donc il est possible d'extérioriser la sensibilité humaine et de la recueillir à son gré. N'y a-t-il pas là quelque chose de satanique ?

Il faut que les faits en question soient mis en avant par une personnalité telle que celle de M. Rochas pour qu'on puisse leur accorder créance. Aussi bien, il a été, lui-même, effrayé des résultats obtenus. Et il y a de quoi, oyez donc :

"Passant la main autour d'un sujet endormi, dans la zone sensible, comme s'il recueillait un duvet invisible, il reportait cette matière invisible dans un verre plein d'eau.

"Et cette eau devenait sensible pour le sujet ; s'il y enfonçait le doigt, le sujet se plaignait ; s'il l'agitait fortement, le sujet criait ; s'il la donnait à boire à un autre sujet, c'était pour celui-ci, et pendant plus de douze heures, une cause de souffrance atroce, accompagnée de vomissements, tan-

dis que le premier sujet languissait et se plaignait, quoique réveillé."

Ce n'est pas tout. Je trouve relaté dans la chronique scientifique d'un de nos grands journaux les faits suivants, plus étonnants encore :

"Le colonel de Rochas, dit ce journal, a eu l'idée d'appliquer l'extériorisation de la sensibilité à la photographie ; il a convoqué, pour cette expérience, deux membres de l'Institut et un savant de ses amis.

"Une première photographie du sujet endormi, prise simplement comme par un photographe quelconque, n'a donné, au toucher, aucune sensibilité chez le sujet. Une seconde plaque, légèrement chargée de sensibilité extériorisée, a produit, au toucher, après le développement, une certaine sensibilité sur le sujet. Enfin une troisième plaque, fortement chargée, a produit, après le développement, les singuliers phénomènes que voici :

"Si le colonel de Rochas appuyait avec le doigt sur l'image, à l'endroit du pied, le sujet disait qu'on lui marchait sur le pied ; s'il appuyait sur le bras, le sujet se plaignait du bras et se frottait à cet endroit.

"Alors, avec une fine aiguille, le colonel de Rochas traça deux petites raies sur l'image de la main. Cette fois, le sujet poussa un cri et tomba en catalepsie.

"Décontracturé et réveillé complètement, le sujet se plaignit de sa main, et les personnes présentes aperçurent avec stupéfaction, sur cette main, deux raies rouges, sous la peau, correspondant exactement aux éraflures de l'aiguille sur l'image."

Voilà donc l'envoûtement scientifiquement démontré, voilà réhabilités les sortilèges.

Le Rituel de la haute magie d'Eléphas Lévy peut donc désormais se montrer en belle place dans les bibliothèques médicales.

GASTON PERCHERON.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

—Levez la main, dit le président à un témoin.
—Sur qui ?... répond l'autre en se retournant.

Un médecin est appelé chez un riche banquier. Après avoir mis à découvert la partie malade :
—Sapristi, s'écrie-t-il, vous avez le plus beau furoncle qu'on puisse voir !

Et comme un vieil ami présent à la consultation lui touchait le coude :

—Laissez-moi dire, ajoute-t-il à voix basse... il faut toujours flatter le client.

Le jeune T... âgé de sept ans, reçoit de sa mère un compliment en douze vers à apprendre par cœur pour le Jour de l'An.

On l'installe à l'écart pour ne pas troubler son travail de mémoire. Il revient deux minutes après.

—Maman, je sais mon compliment.

—Déjà ? Tu es bien sûr de ne pas l'oublier ? Pense donc ! douze vers !

—Oh ! je crois bien, maman, j'ai mon moyen ! Et il montre triomphalement son mouchoir, auquel il avait douze nœuds.

Mlle X... est une jeune fille charmante qui a cueilli les fleurs de ses seize printemps dans les bois de Meudon.

On parlait devant elle de la faillite d'un négociant ne montant pas à moins de quatre millions.

Une faillite de 4 millions ! dit-elle. Je ne le croyais pas si riche.

Il y a des naïvetés sanglantes.

LES PETITS SOINS DU RESTAURANT

Le client. — Garçon, donnez-moi un roastbeef ; mais, vous savez, là, à point. Pris dans le filet. Coupé mince avec du gras. Pas trop cuit, pas trop saignant ; et surtout succulent. Très peu de sauce ; avec du raifort. Allez-vous vous rappeler tout cela ?

Le garçon. — Oui, monsieur.

(A la cuisine.) Holà ! Un beefsteak. Un. Vite.

LES DANGERS DE LA RÉCLAME



I

Le professeur Tambourini. — Mesdames et messieurs, j'ai grand plaisir à vous présenter le premier prix de foot ball sur deux cent cinquante élèves.



II

— Je lis sur la figure épanouie de ses parents le plaisir légitime qu'ils éprouvent en ce moment.



III

— Il y en a de plus grands dans sa classe ; mais ce jeune phénomène les dépasse tous de cent coudées.



IV

— Le fait est que je puis prédire le plus brillant avenir à cet enfant du miracle.



V

— Qui ne sait s'il ne sera pas un jour notre premier ministre et peut-être le Président de l'Amérique-Uni ?



VI

Mais à ce moment une explosion repré-senta le soleil dans tout son éclat.

LA MULE ET LA JUMENT

FABLE

La jument et son fils pâturaient dans un pré.
 A quelques pas, une mule hargneuse
 Disait d'une voix dédaigneuse :
 " Non, nulle part, je n'ai rien rencontré,
 " Parmi les êtres laids dont la nature abonde,
 " De plus disgracieux, plus gauche, plus vilain,
 " Que ce poulain.
 " Peut-on mettre, grands dieux, de tels enfants au monde !"
 La narquoise jument lui demande sans bruit :
 " Pourriez-vous me montrer les vôtres ?"
 Combien de gens n'ont jamais rien produit,
 Qui critiquent toujours les ouvrages des autres !
 E. ROQUEFORT-VILLENEUVE.

LA LÉGÈRETÉ DE LA TOUR EIFFEL

Vous êtes-vous quelquefois demandé quel pouvait être le poids de la Tour Eiffel ?
 Ce colosse de fer pèse (sans compter la peinture, évaluée à 30 tonnes), quelque chose comme quatorze millions de lbs.
 Ça a l'air énorme, et cependant, au fond, ce n'est qu'un fétu négligeable. Quatorze millions de lbs. en effet, c'est à peine quatre fois plus que le poids de l'air — ce méchant gaz impalpable ! — contenu dans le palais des machines.
 Faites plutôt le calcul...
 Il y a mieux ou pis. La Tour Eiffel pèse effectivement moins, toutes proportions gardées, que son inventeur. En dépit, en effet, de son volume

monstrueux et de ses dimensions colossales, la Tour n'exerce pas sur le sol, en raison du développement de sa base et de la répartition du faix, une pression supérieure à 8 lbs.—une misère ! — par pouce carré. M. Eiffel, par contre, ne peut pas s'asseoir dans son fauteuil, devant son bureau sans développer sur chaque pouce carré du plancher une pression de 12 ou 16 lbs. au moins, soit moitié plus...
 La statistique et les mathématiques vous ont de ces surprises abracadabrantes...

LES IDÉES DE CHRISTOPHE COLOMB

Colomb est mort sans avoir su qu'il avait découvert un monde. Il avait l'âme très chagrine, et le corps assez malade, lorsqu'il résolut d'examiner de plus près ce rivage mal défini, dont le delta de l'Orénoque, durant son troisième voyage, lui avait révélé l'existence. On disait qu'il y avait de l'or, par là : il navigua dans cette direction. Il alla du cap Caxine au cap Gracias a Dios ; il longea cette côte tourmentée, qui se replie en un profond enfoncement pour former le golfe des Antilles. Ses vaisseaux passèrent à peu de distance de l'isthme de Panama ; et peu s'en fallut que Colomb n'entrevit l'Océan Pacifique. Que ne l'a-t-il donc pas aperçu ! Ce spectacle eût enfin révélé au navigateur la porte de ses découvertes. Il eût cessé de croire qu'il longeait la côte du pays de Ciampa (Chino), qu'il n'était qu'à dix-neuf journées de marche du Gange et de l'Inde, et que

les mines d'or signalées par les sauvages étaient celles d'où Salomon avait tiré ses trésors ! Il eût appris, avec un orgueil légitime, que ces terres n'étaient pas la fin d'un monde connu, l'Asie, mais la première révélation d'un monde inconnu ; il eût su, enfin, ce que nous savons tous, et ce que lui ne savait pas, c'est-à-dire qu'il avait découvert un Nouveau Monde. Ce bonheur fut refusé à Colomb.

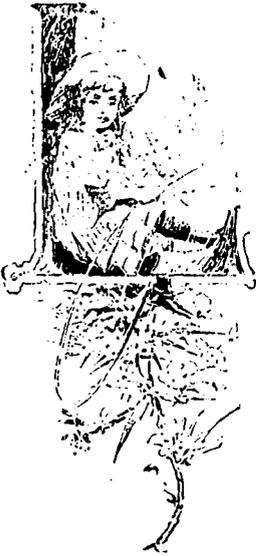
REGAIN DE MANCHES LARGES

Est-ce que la plaisanterie des manches folles va recommencer ! Il paraît que, cet hiver, elles seront plus immenses encore qu'il y a deux ans, et dans des couleurs, dont rien ne peut donner d'idée : on cherche des tons détonnants. Enfin, il y aura toujours quelque chose à faire à l'Opéra, en attendant les nouveautés,—on regardera les manches.

A L'USAGE DES COQUETTES

La mouche collée près de l'œil s'appelle la passionnée ;
 Au coin de la bouche, l'embrassuse ;
 Sur les lèvres, la coquette ;
 Sur le nez, l'effrontée ;
 Au milieu de la joue, la galante ;
 Sur le pli de la joue, en riant, l'enjouée ;
 Sur le front, la majestueuse.

L'HOROSCOPE



es détonations d'arquebuse, les feux de joie allumés dans la cour d'honneur du logis seigneurial, pour y fêter la naissance du premier né d'une race comtale, la danse des cloches de Saint-Gudule pour son baptême, les visites de tous les nobles voisins de ce quartier du Petit Sablon, où l'aristocratie flamande se construisait, dans cette première moitié du XVII^e siècle, des hôtels opulents, dont certains subsistent encore ; rien n'avait manqué des fêtes accoutumées en telles occasions dans cette maison de la rue aux Laines,

connue du même peuple à cette époque sous le vocable de maison de Gâvre, du nom de son premier possesseur.

Si toutes les cérémonies officielles avaient pris fin, le jour où la jeune mère fut assez rétablie pour prendre à la ceinture de sa robe de velours son aumônière et son trousseau de clés, marque de la reprise de sa maîtrise intérieure, il s'en préparait une autre, qui n'en était pas moins solennelle pour devoir rester secrète. A l'imitation des rois et des princes, qui subventionnaient des astrologues pour s'aider des pronostics tirés par ceux-ci des conjonctions d'étoiles dans le ciel, le comte avait voulu consulter sur l'avenir de son premier né un devin célèbre dans toutes les Flandres. A cet effet, il avait relevé minutieusement les moindres détails de sa naissance afin que maître Cornélius Nys pût calculer quels astres lui seraient au zénith à ce moment-là, et augureraient à l'enfant de bons ou méchants succès au cours de sa vie terrestre.

Maître Cornélius Nys avait demandé quinze jours pour établir ce que l'on appelait alors un thème de nativité.

Le matin où ce terme expira, la jeune comtesse attendit sa venue avec anxiété. Elle interdit à ses femmes l'entrée de son oratoire, où elle voulut rester seule, près du berceau de son fils. Son regard allait de l'enfant endormi à la Vierge peinte sur le vitrail de la fenêtre, et elle souriait au petit Jésus tenu dans les bras maternels.

« C'est à vous que je devais le vouer, Madame la Vierge, murmura-t-elle enfin, en interrompant un *Ave*. Je n'aurais pas dû céder à ce désir de mon seigneur d'écartier le voile de l'avenir. S'il y a péché, détournez-en la punition de la chère tête de mon enfant, je vous en prie, Madame, au nom du vôtre. »

II

Un sursaut de son fils dans le berceau vint alarmer la mère. De ses petits bras soudainement agités, de son cri strident, le nouveau né témoignait d'une de ces angoisses mystérieuses et soudaines qui ne se calment que près du cœur maternel. La comtesse prit l'enfant, le promena par la chambre, en lui chantant une naïve berceuse ; mais l'imagination de la jeune mère errait bien au-delà du devoir accompli d'instinct.

Que serait-il plus tard, ce petit être que son regard couvrait avec tant d'amour ? Un vaillant chevalier comme son père et ses aïeux, un comte révérend des turbulentes cités de Flandre pour son courage à les défendre contre l'étranger ?... Et qu'était-il besoin de demander à maître Cornélius Nys si ces exploits lui vaudraient des blessures ? Des blessures, à ce corps de roses et de lait qu'elle pressait sur son cœur, prêt à donner son propre sang pour préserver le sien. Oh ! misère des prévisions trop longues ! De quelles joies d'ignorance l'astrologue allait la priver, si les astres étaient défavorables !

Maître Cornélius Nys connaissait trop bien son métier pour se faire offrir à regret en récompense de sa prédiction les cent ducats d'or promis. Lors-

qu'il entra dans l'oratoire, à la suite du comte, son air souriant apaisa l'angoisse de la jeune mère. Elle ne prêta pas attention à la carte du ciel peinte sur un parchemin déroulé par maître Cornélius, ni à son explication de la prédominance de Mars, entravée à un certain point par l'influence de Saturne ; mais elle écouta avec anxiété le quatrain en vers mal rimés en de termes ambigus qui servait de légende à ce thème de nativité :

« Moutt grand sera, plus que ses pères,
« Cif que Mars armera pour son peuple sauver.
« Malgré Saturne et ses noirs colères,
« Son los (doux) lui survivra jusqu'aux siècles derniers. »

III

La comtesse eut tout le temps de commenter la prophétie de maître Cornélius Nys ; et celui-ci avait, depuis nombre d'années, dressé beaucoup d'autres thèmes de nativité, qui lui avaient fait oublier celui-là, lorsqu'un soir, on vint troubler ses calculs mathématiques en frappant rudement à sa porte. L'unique serviteur de l'astrologue s'arma prudemment, avant d'aller ouvrir le guichet pour reconnaître ces visiteurs nocturnes.

Les temps n'étaient pas sûrs. Les dissensions entre les populations flamandes et leur gouvernement espagnol avaient atteint ce point extrême où l'on cesse de discuter pour en venir aux coups décisifs. Depuis trois jours, Bruxelles était en émoi, dans l'attente d'une terrible décision du duc d'Albe, gouverneur de la province, et dans l'espoir d'un assaut donné pour l'empêcher par ces Gueux de mer, troupes volantes de patriotes, qui couraient tous les Pays-Bas en vengeurs des abus de domination sur la conscience populaire.

« Qui êtes-vous et que voulez-vous à mon maître ? demanda le famulus de l'astrologue.

— Ouvrez, ouvrez vite, lui répondit une voix de femme. C'est une question de vie ou de mort.

— Mais encore qui êtes-vous ? »

Il recula de surprise en entendant le nom et le titre que la visiteuse articulait avec l'indifférence du désespoir. Vite, les verrous furent tirés, et ce fut avec un profond respect qu'il introduisit cette femme dans le cabinet d'études de maître Cornélius Nys.

Celui-ci ne reconnut pas d'abord dans la personne aux traits ravagés par la souffrance morale encore plus que par l'âge, la belle comtesse qui lui avait payé d'un si beau sourire, par-dessus les cent ducats d'or, le thème de nativité de son fils ; mais ce souvenir lui revint tout à coup dès les premiers mots de la visiteuse :

« Cornélius, lui dit-elle, d'une voix saccadée et avec des regards farouches, je viens te sommer de me dire si ta science est de Dieu ou... de l'autre ; et comment il faut entendre les deux derniers vers de l'horoscope de mon fils. Parle, sommes-nous perdus pour avoir tâché de savoir l'avenir par ta voix impure, ou y a-t-il une juste espérance, une espérance venant de Dieu à tirer de ces deux derniers vers :

« Malgré Saturne et ses noirs colères,
« Son los lui survivra... »

« Toi dont c'est le métier de prédire l'avenir le plus éloigné, tu dois prophétiser sûrement l'événement de demain. Le Saturne de l'Escorial se laissera-t-il fléchir par les supplications de la noble flamande ? Est-ce bon ou mauvais signe que le duc d'Albe ait refusé de me recevoir en m'assignant une audience à quelques jours plus tard que demain ? Dis, les préparatifs visibles de cette terrible journée de demain : ces troupes rassemblées, cet échafaud qu'on dresse, est-ce un simulacre pour asservir le populaire par la terreur, ou bien... »

Les lèvres de la pauvre mère se contractèrent au point de ne plus articuler un seul mot ; mais les cris indistincts qui s'échappaient de sa poitrine courbèrent à ses pieds l'astrologue ému de pitié et de respect.

IV

A genoux devant elle, Cornélius Mys compatissait à la douleur tragique de cette mère ; et il oubliait son rôle de devin pour se souvenir seulement de sa propre origine flamande.

« Madame, dit-il, tous les cœurs battent à l'unisson du vôtre ; votre fils était notre héros. Il sera notre plus cher martyr si demain... »

Il n'osa pas conduire sa parole jusqu'au bout de sa pensée ; d'ailleurs, la comtesse ne lui en aurait pas laissé le temps ; car à ce mot de mar-

tyr, elle dressa sa tête, redevenue hautaine, et répliqua en écartant du geste l'astrologue :

« Tel était donc l'avenir glorieux que ton quatrain lui promettait, fils de Satan ?... Ah Dieu punit cruellement d'avoir eu foi dans tes prophéties, quand mon fils est revenu vainqueur de Gravelines et de Saint-Quentin. Sois maudit pour nous avoir abusés de vaine gloire, pour nous avoir caché que le maintien des droits flamands vaudrait à mon fils l'ignominie de l'échafaud. A lui, à mon Egmont ! Le sang le plus noble du Brabant versé par le bourreau ! Ah ! s'il en est parlé jusqu'aux siècles derniers, sera-ce, dis-le moi, vil imposteur, pour l'honneur de sa race ? Et tu vivras impuni, toi, tandis que mon Egmont... »

Il y a des idées aussi meutrières que le tranchant affilé d'un coutelas. La comtesse chancela, et tomba évanouie dans les bras de Cornélius Nys ; aidé de son famulus, le transporta sa visiteuse jusqu'à la litière qui l'attendait dans la rue, et regagna ensuite son cabinet d'études, dont il ouvrit la fenêtre sur la nuit étoilée ; il resta longtemps pensif, les yeux fixés sur les astres scintillants, jusqu'au moment où ses paupières brouillées de larmes lui voilèrent la claire vision de la voûte céleste. Alors seulement, il se rassit devant sa table en murmurant le dernier vers de son thème de nativité du dernier comte d'Egmont :

« Son los lui survivra jusqu'aux siècles derniers. »

V

Eu effet, les hommages de la postérité ont confirmé la prédiction de l'astrologue. La Flandre n'a pas été la seule nation touchée de sympathie pour son grand patriote, le comte d'Egmont. En tout pays et de tout temps, ce martyr du patriotisme a été et reste vénéré des âmes généreuses. La poésie et la musique l'ont célébré. Schiller a prêté son éloquence enflammée et Beethoven ses mâles accents d'aigle à l'empyreé au héros des luttes flamandes pour l'indépendance.

Le souvenir d'Egmont est encore si vivace après trois siècles écoulés que la nouvelle de la destruction du vieux logis de la rue aux Laines par un incendie, a causé dernièrement une émotion pénible. Le prince d'Arenberg auquel appartenait cet hôtel d'Egmont, venu en héritage à sa famille en 1753, par suite d'une alliance avec la douairière d'Egmont, conservait là toutes les reliques restées du héros du seizième siècle. Le feu a tout consumé, comme jadis la hache a fait tomber la tête du « plus grand de sa race ». Qu'importe ! Tout ce qui est matériel : être et choses, est seul sujet à la destruction absolue. Il n'y a d'immortel que les idées et les beaux actes qui proviennent d'elles. Cornélius Nys ne s'était pas trompé en promettant au comte d'Egmont, le défenseur de son pays, une gloire étendue jusqu'à la postérité la plus reculée.

S. BLANDY.

HO ! A L'OUVRAGE !



Lui, (timidement) — Mon oncle m'a promis cinq cents louis de revenus aussitôt que je serai marié.
Elle, (gentiment). — Vous n'avez pas de cœur, si vous ne vous mettez pas immédiatement à l'ouvrage pour les gagner. C'est pourtant facile.

SOIR SUR LE LAC
(PENSÉES D'AUTOMNE)

EXPRESSIONS DE HUSTING

Paix donc, âme à jamais tourmentée et souffrante,
Voici venir enfin, venir les jours d'oubli :
Tu seras comme un lac, et ton eau transparente
Sous un ciel apaisé dormira sans un pli ;

Car les vents, autrefois nourriciers de tempêtes,
Reposent leur aile en frôlant ces miroirs
Où des arbres penchés réfléchirent leurs têtes
Dans la mort languissante et muette des soirs.

* * *

C'est le Soir, c'est l'Automne et la mort de l'Année,
Et, quand déclineront les soleils orageux,
Tu te couronneras avec la fleur fanée
Que le Printemps, si fraîche, eût mise en tes cheveux !

Paix donc, ne pense plus, les larmes sèchent toutes...
Vois le lac : feuille à feuille, on dirait pleur à pleur,
Les pâles frondaisons tombent comme des gouttes
Dans la coupe immobile et dans l'eau sans couleur.

Ah ! si tu veux atteindre à ce calme placide,
Au lieu de soupirer tes mortelles amours,
Contente-toi, mon cœur, d'être et de rester vide,
Laisse le temps venir et s'effacer les jours ;

Enfonce-toi vivant dans un sommeil sans rêves,
Fais que la vie en toi glisse comme un reflet,
Et, pareil à cette eau qui ne bat plus ses grèves,
Hais les jours agités que tant d'ardeur troublait.

Pleurer ! se souvenir !... Le mieux est de moins vivre.
Les plus heureux sont ceux qui ressemblent aux morts
Et qui, sereinement engourdis sous le givre,
Pour changer leur destin ne tentent plus d'efforts.

Si l'âge, si le temps font l'homme moins sensible,
Invoque donc plus vite et plus tôt leur bienfait,
Délivré martyr, condamné rémissible,
Qui déjà de leur grâce as senti l'effet !

Bénis la Mort suave et la Vieillesse amène
Avec leurs blancs atours prêtes à l'accueillir ;
Ne mets plus ton orgueil à cultiver ta peine,
Cesse de t'accuser quand tu la sens vieillir.

Les jours s'en vont, les jours, les nuits, les jours se
suivent,

Tant qu'à la fin un jour les jours seront passés :
Vers les Mondes lointains où les Formes revivent,
Au delà de la Mort tourne tes pensées.

Viens ici, courbe-toi sous les maigres ramures
—Le gris des cieux se mêle au gris pâle des eaux—
Et parmi les débris des anciennes verdure
Cherche les nids tombés où chantaient des oiseaux :

Les oiseaux sont partis ou sont morts sans se plaindre !
Viens comprendre à ton tour l'instant délicieux
D'un soir où pour toujours le jour semble s'éteindre :
Si pâle au gris des eaux mêlant le gris des cieux,

Oui, vois le jour décroître et comme il agonise !
Vois surtout, vois le lac, oublieux du soleil,
Qui ne frémit qu'à peine et qui s'immobilise,

... Et songe au soir béni qui te ferait pareil !

FÉLIX JEANTET.

QUEEN'S THEATRE

"COUNT CASPER"

Parmi les grands acteurs qui visiteront la cité, cette saison, il faut mentionner spécialement M. Chas. T. Ellis, le célèbre comédien qu'on annonce, pour la semaine prochaine, au Queen's Theatre. M. Ellis a une voix superbe et il excelle dans la personification du type allemand. Il tiendra ici, pour la première fois, un rôle qu'il a créé lui-même, celui du "Count Casper" dans la comédie-drame de ce nom, dont une série de plus de cinquante soirées au New Park Theatre, Broadway, N. Y., a consacré le mérite.

Cette pièce offre à M. Ellis l'opportunité de chanter ses chansons et chansonnettes, et de les accompagner d'une imitation parfaite des caractères qu'il représente. La voix de cet acteur est d'une douceur incomparable. Il a composé ses airs et paroles lui-même et il les donne en maître.

La nouvelle pièce est précisément ce que désirent les habitués. La comédie-drame est à l'ordre du jour et attire salle comble à nos théâtres.

La troupe qui accompagne M. Ellis est la même que celle qui a joué à New-York. Elle se rend ici avec les mêmes décors et la même mise en scène.

"Count Casper" ne peut manquer d'être favorablement accueillie à Montréal.



I
— Cette réception enthousiaste est réellement flatteuse pour moi.



II
— Maintenant, je vais vous démontrer l'absurdité sans nom, remarquez bien, sans nom, de la prétention de nos adversaires.



III
— Je vous le demande à vous tous. Est-ce que ça protège, la protection ? Je vous le demande.



IV
— A bas le monopole ! Que les moulins appartiennent aux ouvriers !



V
— Ainsi l'on dit que la prospérité dépend d'une bonne récolte !... De la blague !



VI
— Et voilà pourquoi le jour du vote, nous conduirons glorieusement notre candidat à la victoire !

LA PLAIE DES MÉNAGES

La question des domestiques a été la misère de tous les âges. Le *British Museum* vient d'en acquérir la preuve en obtenant un des petits carnets où le célèbre compositeur Beethoven avait coutume de noter, au jour le jour, les moindres faits de sa vie.

En voici un extrait qui prouve surabondamment le mal que devait lui donner la tenue de sa maison :

- 31 janvier. Renvoyé le domestique.
- 15 février. Pris une cuisinière.
- 8 mars. Renvoyé la cuisinière.
- 22 mars. Pris un domestique.
- 1er avril. Renvoyé le domestique.
- 16 mai. Renvoyé la cuisinière.
- 30 mai. Pris une femme de ménage.
- 1er juillet. Pris une cuisinière.
- 28 juillet. La cuisinière s'en va. Quatre mauvais jours. Mangé à Lerchenfel.
- 29 août. Congédié la femme de chambre.
- 6 septembre. Pris une bonne.
- 3 décembre. La bonne s'en va.
- 18 décembre. Renvoyé la cuisinière.
- 22 décembre. Pris une bonne.

Et, entre tous ces congés, le compositeur trouvait le temps d'écrire les chefs-d'œuvre que nous savons.

VUES POSITIVES

(A la gare Bonaventure.)

Un monsieur de la foule à son voisin.—Après tout, c'est curieux cette délégation de la ville de Montréal à Chicago. Quelles sont vos vues à ce sujet ?

Le voisin, rayonnant.—Mes vues ? Superbes. (Ouvrant un immense portefeuille rempli de photographies.) Tenez. Celles-ci avec le maire et tous les échevins ne coûtent qu'un écu pièce.

THÉÂTRE-ROYAL

"OUT IN THE STREETS"

Le populaire acteur Mr N. S. Wood, a commencé, lundi, une semaine théâtrale au Royal. M. Wood est très avantageusement connu de notre monde des théâtres. Il nous est revenu, cette année, avec une excellente troupe.

"Out in the Streets", pièce à l'affiche, est un de ces mélodrames à poignantes situations. La vive peinture des faits et gestes de criminels qui complotent la ruine d'une enfant, intéressante et émotionnelle au plus haut degré.



M. Wood, qui a composé lui-même cette pièce, est un observateur sérieux des mœurs, et il dessine ses caractères avec une frappante vérité.

Dans le rôle de Harry Farley, il s'est montré excellent acteur. La troupe qui le seconde se compose de plus de vingt acteurs et actrices, et comme ensemble, est une des meilleures organisations théâtrales que nous ayons vues depuis longtemps.

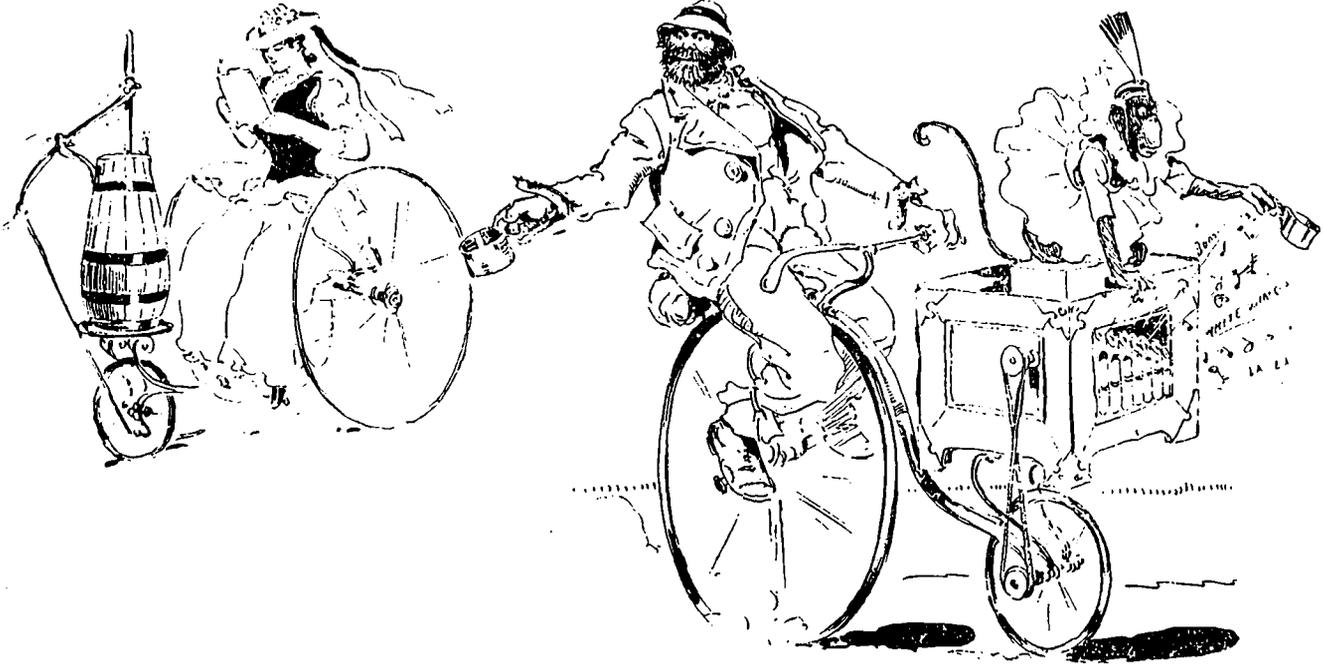
On peut citer MM. Harry Dalton, Geo. W. Mitchell, Jérôme Stansil, Frank Collins, F. A. Lyon. Parmi les actrices figurent avec avantage Mlles Juliette Irving, Laura Lewis, Lillian Keene.

La petite Ollie, dans le rôle de l'avouglé, est prodigieuse pour son âge—et fait prévoir sa brillante carrière future.

La mise en scène est superbe. Les décors et tableaux comme ceux des bassins de radoub à Long Island, les raffinerias d'huile on fou, une rivière de feu, sont d'un grand effet.

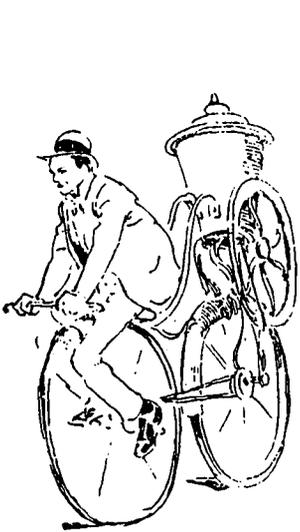
La semaine prochaine EDWIN ARDEN.

LES COTÉS PRATIQUES DU BYCICLE



I
Tout le monde pourrait faire son beurre agréablement.

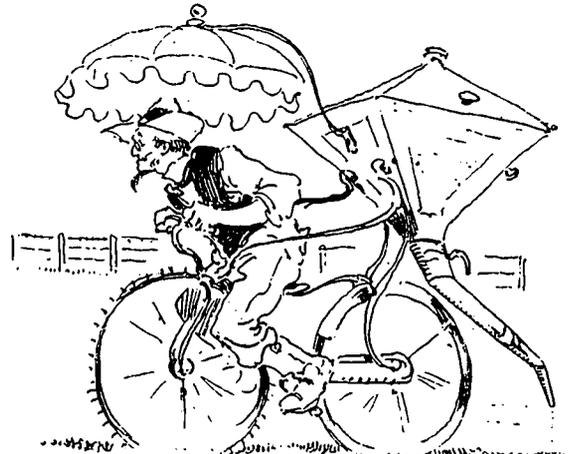
II
Pour le joueur de serinette, ce serait une bénédiction.



III
Les commis pourraient moudre le café en allant prendre leur dîner.



IV
Pourquoi ne se formerait-il pas des compagnies de machines à coudre pour donner une chance aux couturières de prendre l'air ?



V
Le cultivateur ensemercerait son champ sans s'en apercevoir.

CHRISTOPHE COLOMB

DEVANT L'HISTOIRE

Dans la nuit du 11 au 12 octobre 1492, à deux heures après minuit, un vendredi, Christophe Colomb découvrit l'Amérique. Nul ne l'ignore. Mais ce dont beaucoup de personnes ne se doutent guère, c'est le rôle que doivent jouer dans cette commémoration l'histoire et la vérité.

Parlons de l'histoire, ou, plutôt, de ce qu'on appelle ainsi dans les différents milieux où s'élaborent l'ordre et la marche de l'entreprise. Il a suffi qu'un si louable projet fût conçu par des esprits inventifs pour que, du coup, tous les problèmes historiques soulevés par la découverte du Nouveau Monde fussent résolus et, comme bien on pense, d'une façon définitive. Ce sont ces beaux résultats qu'il importe de faire connaître.

D'entrée de jeu, on a foncé droit sur la grande énigme du premier atterrissage. Colomb aborda, c'est certain, à l'une des Lucayes. Il y en a trente-six : laquelle doit-on choisir ? Autant d'exégètes, autant de réponses diverses. Faut-il croire pour cela que nous possédons les éléments d'une opinion précise et absolue ? Les critiques et les savants auront beau épiloguer, ces éléments n'existent pas. Il ne s'en trouvera jamais. On a, il est vrai, un abrégé du journal de bord de Christophe Colomb. Cinq marins, érudits et zélés, ont examiné avec toutes les ressources de l'expérience professionnelle et de la science nautique ce précieux document pour y découvrir les points de repère essentiels. Après de longs calculs, ces hydrographes émérites sont arrivés chacun à



VI
Les pères pourraient au moins tirer un avantage des études incorrigibles qui ne peuvent se passer de bicyclette.

désigner une île différente ! Colomb, d'ailleurs, nous a laissé une description détaillée de cet îlot mystérieux. Mais admirez la malchance. Les cartes marines modernes, malgré leur merveilleuse exactitude, ne portent aucune île offrant la moindre ressemblance avec celle que décrit le grand Génois. Cependant "un port assez vaste

pour contenir tous les navires de la chrétienté", cela se voit, avec une bonne lorgnette ! Et Colomb donne à entendre que c'est ce port qui le frappa surtout dans l'île où son vaisseau venait d'avoir le bonheur d'atterrir. Aucun des lieux désignés, jusqu'ici, ne possède ce havre immense.

Ces difficultés n'étaient pas faites pour ébranler le *Herald* de Chicago, déterminé à réussir là où tant d'excellents esprits avaient échoué. Le journalisme a des raisons que la raison ignore, et l'ordre fut donné d'expédier incontinent une caravelle bien équipée, avec tout ce qu'il faut pour écrire. Nous ne savons si l'on embarqua aussi une somnambule, mais, de fait, vingt-quatre heures après avoir appareillé du port Nassau, le navire qui portait le journaliste et sa fortune arriva en ligne directe sur le lieu même. C'est dans l'île Watling, par 23 degrés 28 minutes de latitude nord et 74 degrés 28 minutes 8 secondes de longitude ouest, méridien de Greenwich. Qu'on se le dise !

Alors s'accomplit un acte solennel. Le 15 juin 1891, aux premières lueurs de l'aurore, la rédaction et les hommes de l'équipage descendirent à terre, munis de pioches, de pelles, de ciment romain, et ils érigèrent un monument commémoratif, "à cent quatre-vingt-deux verges de la véritable plage où Colomb foula pour la première fois le sol du Nouveau Monde". Peut-être y virent-ils encore l'empreinte de ses pas. Et dans cet édifice, modeste par ses dimensions, mais superbe par l'idée, on déposa un numéro de chacun des grands journaux américains, ainsi que le portrait de leurs rédacteurs. De simples pierres,

hommages individuels et touchants des citoyens de Chicago, furent incrustées dans les parois. Au sommet on scella un bloc de granit, métope détachée de la frise des bureaux d'abonnements du *Chicago Herald*, après y avoir gravé en lettres d'or sur toutes les faces, une fort belle inscription. Elle scintille maintenant au soleil des Bahamas. Espérons que ce granit, à l'exemple de la statue de Memnon, chante au lever de l'astre radieux, et que ses accents font vibrer le tarif des annonces de l'entrepreneur journal.

La Providence n'a pas voulu que les grandes découvertes vissent isolées. Au moment où les mandataires du *Chicago Herald* répandaient dans l'univers la nouvelle que le problème était enfin résolu, un savant espagnol annonçait d'une voix émue à l'Académie royale de l'Histoire (*Espagne*) — qui a du temps de reste, — des résultats plus étonnants encore.

Voici à quel propos :

L'île où Christophe Colomb aborda, l'île heureusement retrouvée, comme on vient de le voir, par les nautoniers du journal de Chicago, s'appelait *Guanahani*. Que signifiait ce mélodieux vocable ? Il n'est rien de plus clair.

D'abord se trouvaient sur les caravelles de Colomb un grand nombre de juifs : ce qu'on ignorait jusqu'ici, malgré la liste complète, nominative et digne de foi, que les documents authentiques ont permis d'établir des quatre-vingt-dix compagnons de l'illustre navigateur. Donc, par cette nuit d'octobre, deux Sémites se promenaient sur le pont du navire ; l'un d'eux s'écria, en hébreu, naturellement : "Tiens, la terre ! — *I i !*"

L'autre, non moins étonné, lui demanda : "Où cela ? — *Waana ?*"

"Comment," dit le premier, "tu ne vois pas, là, la terre ? — *Ien-i ?*"

Et cela fait : *Waana-hen-i*.

On ne se figure pas facilement ce que Bedlam et Charenton pourraient offrir de plus joli comme trait de philologie comparée. Cependant, il faut être juste envers tout le monde : hâtons-nous d'ajouter que si l'académicien espagnol, avec le sens critique habituel aux érudits de la Péninsule, s'attache à cette idée d'un embarquement d'émigrés juifs il reconnaît pourtant que l'étymologie du mot hébréo-bahamien pourrait sans inconvénient être renforcée par des preuves nouvelles : ce que nous croyons sans peine.

Mais il y a une conséquence de la plus haute portée que ces savants ont négligé de tirer de leur ingénieuse explication. Colomb dit lui-même que, dans la langue du pays, l'île s'appelait *Guanahani*. Colomb ne peut s'être trompé : ce sont les insulaires en personne qui donnaient ce nom à leur île. Ces naturels parlaient donc aussi l'hé-

breu. Alors tout s'explique et nous sommes enfin rassurés. Depuis longtemps on n'était pas sans inquiétude sur le sort des dix tribus perdues d'Israël. Eh bien ! les voilà retrouvées : c'est aux îles Lucayes qu'elles avaient cherché un refuge. Ainsi se trouve résolu, à l'improviste, une des questions les plus complexes de l'Histoire sainte.

Nous pourrions multiplier les exemples de cette activité d'esprit dans le champ de la science, de la logique et de l'observation ; mais le moment n'est pas encore venu. Rappelons toutefois qu'on se propose à Madrid, à Gènes, à Calvi, de parler non seulement à l'intelligence, mais aux yeux des populations. Il y aura dans chacune de ces villes prospères un vaste musée pour contenir les reliques du héros. Trois programmes officiels en font foi. D'autre part, le septième groupe de la deuxième section de l'exposition historique européenne de Madrid comprendra des "objets ayant appartenu à Christophe Colomb."

Nous ne connaissons guère que les chaînes de fer rivées à ses pieds par ordre de l'affreux Bobadilla et qui furent ensevelies avec lui dans son cercueil, comme en témoignent tant de véridiques histoires.

Elles pèsent 6½ lbs, un peu moins que l'on n'aurait pensé, malgré les anneaux massifs supplémentaires pour les poignets, encore visibles. Ces chaînes, "dont l'authenticité peut être démontrée presque mathématiquement," sont conservées à Gènes, Piazza Leopardi, No. 3, au second étage, la porte à gauche. L'incalculable relique sera sans doute exposée dans cette ville, et en même temps à Madrid, à Chicago et à Calvi. Mais on devra lutter contre la concurrence : un citoyen de New-York, dont malheureusement nous n'avons pu obtenir l'adresse, annonce dans les journaux arrivés par le dernier vapeur que lui aussi possède ces fers authentiques et vénérés.

On a compris qu'il fallait également répondre aux exigences légitimes de la science, en exhibant les cartes nautiques mêmes dont Colomb se servit pour accomplir ses découvertes. Sur ce point capital, notre attente ne sera pas déçue. Le programme officiel publie qu'une place d'honneur est réservée "aux cartes marines authentiques employées par Colomb, si l'on peut en obtenir le prêt ; sinon, à d'exactes copies." De toutes façons, il sera donc enfin possible de voir et d'admirer ces précieux monuments de la géographie, si longtemps, si vainement cherchés.

On ne saurait douter que Christophe Colomb a fait beaucoup de cartographie. Les documents du quinzième siècle contiennent mainte allusion à des sphères et à des mappemondes dressées par lui-même. Il y avait, cependant, deux cent cinquante ans qu'on n'en avait vu, lorsque, le 18 juin 1762, l'Académie espagnole de l'Histoire, — déjà fameuse, — fut informée qu'elle pouvait acquérir à Madrid, pour une misère, quatre très vieilles mappemondes manuscrites, collées sur panneaux, enfin les véritables cartes que Colomb employa dans ses voyages. Le pays, l'époque et le milieu ne rendaient pas la chose impossible. C'est ici qu'on voit se déployer en toute leur beauté la grande sagesse et le savoir universellement reconnus de cette illustre compagnie. Après des hésitations, non provoquées toutefois par le doute, mais dues à des considérations d'un ordre particulier, — *sui generis*, diraient ceux de ses membres qui savent le latin, — l'Académie envoya aux informations, "bien que, dit finement le procès-verbal des séances, ces cartes semblaient ne pouvoir servir à rien du tout, ou à pas grand-chose, car elles étaient anciennes." Étonnantes paroles, qu'on ne saurait trop méditer ! Rien n'advint, naturellement, de cette démarche hispano-académique, mais le programme dont il s'agit

Les industries qui se passent de protection



—Hello ! Vous portez de la glace avec un seau d'eau !
—Oui, et je vous prie de croire que je n'en trouve bien. Je mets cinq livres de glace sur le trottoir et j'y jette quelques gallons d'eau. Les gens croient que c'est la glace qui a fondu.

montre qu'à Chicago du moins tout espoir n'est pas perdu.

A cet ordre d'objets de vitrine appartient une noix de coco déjà connue et en passe de devenir fameuse par le nouveau lustre que lui donne le dernier biographe espagnol de Colomb qui est aussi académicien. Ce scrupuleux auteur rapporte avec un soin, avec une gravité bien dignes de remarque, les différentes versions de la découverte de ce fruit exotique. Il les compare et les complète, et non pas, nous devons le dire à cette place, sans demander un supplément d'enquête. Une telle réserve, pour être exprimée avec mollesse, ne fait pas moins grand honneur à son indépendance de caractère et à sa perspicacité.

Nous regrettons de ne pouvoir, comme cet historien, présenter sous chacune de ses faces un événement aussi considérable. Mais tout le monde n'a pas seize cents pages, et de grand format, à noircir. Le lecteur devra se contenter d'un simple résumé de ces récits palpitants d'intérêt.

Voici donc l'épopée de cette noix des tropiques :

"Un navire américain, brick ou trois-mâts, se trouvait sur la côte du Maroc, lorsque, voyant venir une tempête, le capitaine crut devoir augmenter son lest. L'équipage se livrait à cette occupation, en vue de Gibraltar, quand la drague amena sur le pont ce qui paraissait être un fragment de roche ; mais surpris de le trouver si léger, les matelots l'examinèrent de près. Cette grosse pierre était un coffre en bois de cèdre. Ils l'ouvrirent ; et une noix de coco apparut à leurs yeux étonnés. La noix fut tout de suite décortiquée : elle contenait un document écrit en lettres gothiques sur parchemin. Ne pouvant déchiffrer ce grimoire, le capitaine l'apporta à un libraire américain de Gibraltar, connu pour sa vaste intelligence. Sans autre préambule, ce dernier offrit de la noix de coco et de son précieux contenu cent dollars, qui furent immédiatement refusés. Le libraire, alors, lut au capitaine le mystérieux écrit. C'était, — chose étrange ! — la relation autographe de la découverte du Nouveau Monde, que Christophe Colomb, au moment de périr dans une violente tempête, à la hauteur des Canaries, fit ainsi emballer et confia aux flots, trois cent cinquante-neuf ans six mois et treize jours auparavant.

On n'a pu encore retrouver ce document incalculable, mais les organisateurs de la deuxième section croient qu'il se conserve parmi les papiers de famille du capitaine. Pour faciliter les recher-

EXPLICATION SATISFAISANTE



L'étranger. — Le bourgeois est-il ici ?

Le monsieur couché. — C'est moi, le bourgeois.

L'étranger. — Pardon, monsieur ; mais par la manière que vous prenez vos aises, je croyais que vous étiez l'employé.

ches, rappelons que l'historien auquel nous avons emprunté ces détails a consigné dans un grand et magistral ouvrage, comme c'était son devoir, le nom de l'heureux marin. Il s'appelait d'Auber-ville, son navire avait le nom le *Christain*, de Boston, et la merveilleuse trouvaille se fit le 27 août, vers midi, en l'an de grâce 1852.

N'abandonnons pas cet intéressant sujet sans rappeler aux susdits organisateurs que l'on montre à Sienne, dans l'église Fonte-Giusa, au-dessus de la porte d'entrée, parmi les *ex-voto*, un glaive, un petit bouclier en bois et un grand fanon de baleine, offerts par Colomb lors de son retour en Europe. Encore des reliques qui trouveraient leur place dans la deuxième section ! Il sera facile, croyons-nous, d'y joindre un collier en ivoire ciselé, ayant contenu les bijoux que la reine Isabelle, dix ans après les avoir vendus à Valence, engagea résolument à des usuriers pour couvrir les frais de la mémorable entreprise. Les Rois Catholiques le donnèrent à Colomb comme souvenir : et, le 6 avril 1890, il a été adjugé en vente publique à New York, pour la somme de 1,125 dollars, sans les frais. C'est donné. Dans cet ordre de reliques se place naturellement le collier de la Toison d'or que porte Sa Majesté le roi d'Italie, qui le tient de la maison d'Autriche, disent les journaux américains, et se trouve être le collier même que Ferdinand et Isabelle passèrent au cou de l'heureux navigateur lorsqu'ils le reçurent à Barcelone. On le voit, ces objets réunis présentent dorénavant et déjà un ensemble singulièrement respectable qui, selon la loi constante de l'offre et de la demande ne tardera pas à grossir, nous en avons le ferme espoir. Aux abords du Rialto et à l'ombre du palais de justice de Boulogne, déjà se rejouissent les faussaires !

L'archéologie doit occuper une place importante dans les expositions colombiennes. En première ligne, nous remarquons "un modèle de la maison de Gênes où Christophe Colomb a vu le jour". Voilà donc la question tranchée en faveur de la capitale de la Ligurie, et c'est très bien de la part des Américains. Mais cette maison, où se trouve-t-elle à Gênes, dans quelle rue, dans quel quartier ? En existe-t-il seulement un plan, un dessin ? Christophe Colomb a certainement passé sa jeunesse au No 67, rouge, du Vico Dritto Ponticello ; mais son père n'est mentionné comme occupant ce petit immeuble qu'à dater de 1457. Or Colomb naquit entre le 29 octobre 1446 et le 29 octobre 1451. En outre, cette maison fut démolie presque entièrement par les obus que Seignelay fit pleuvoir sur le quartier des tisserands lors du bombardement de 1684.

Dominique Colomb posséda aussi, dès 1457, une bicoque près de la Porte-de-l'Olivier. C'est peut-être là que son fils vint au monde. L'humble demeure a disparu depuis des siècles sans qu'aucun patriote génois ait songé à en conserver le souvenir par la description ou par une vue dessinée. A Chicago, on n'est pas embarrassé pour si peu : attendons-nous à voir s'élever sur les bords du lac Michigan une bâtisse complète, exacte en chacune de ses parties, et que lui-même, s'il revenait sur terre, Colomb reconnaîtrait du premier coup d'œil.

A vrai dire, lorsqu'on y songe, l'inquiétude s'empare de l'esprit le plus ferme. La maison authentique existe également à Savone, Piazza di Canepa ; elle existe à Cogoletto, Contrada Giuggiola ; elle existe à Plaisance, Via Diritta, et, surtout, à Calvi, dans la rue del Filo ; car chacun sait que le même Colomb est aussi né dans ces quatre villes, sans parler de onze autres dont les noms nous échappent. Douter de ces quinze origines, c'est n'avoir nul égard aux délibérations des conseils municipaux ; c'est ne point tenir compte de certain décret du Président de la République française, rendu sur la proposition du ministre de l'intérieur, le 6 août 1882, et dûment notifié au préfet de la Corse. Mais, bah ! soyons sans inquiétude. L'ingéniosité bien connue des Américains sera à la hauteur des circonstances. La note gaie ne saurait être bannie d'une si grande exposition. Le titre d'international en est un sûr garant : on trouvera moyen de contenter tout le monde.

Non loin des maisons où Colomb est né, s'élèvera celle où il mourut, aussi notoire que les

autres. Les journaux illustrés des deux mondes, les belles histoires qui font autorité en Espagne, en France, aux Etats-Unis, nous ont fait connaître cette demeure, chère aux Espagnols par de si touchants souvenirs. Il sera donc aisé de reproduire en toute vérité, aux termes du programme, la mort du grand homme, aussi bien que "la triste cérémonie de ses funérailles, son cercueil et sa tombe".

Ici, nulle concurrence possible. La maison où le 20 (lisez 21) mai 1506 expira Christophe Colomb, — nul Castillan bien pensant ne l'ignore, — est celle qui, à Valladolid, portait le No 2 de la Calle Ancha de la Magdalena. C'était l'humble demeure de Gil Garcia, matelot charitable, singulièrement ignoré jusqu'en 1856, qui avait recueilli l'illustre navigateur réduit à la mendicité, comme le prouvent les lettres de change que lui remettaient régulièrement Rivarol, Grimaldi, Doria, ses banquiers. L'hospitalité en question ne fait aucun doute. Un certificat, pièce curieuse, commence par cette phrase : "Et je dis, moi Christophe Colomb, étant à l'article de la mort, sans autre témoin de mes derniers moments que Gil Garcia qui veut bien m'héberger..." Un historien de la vieille Castille, mais lui-même très moderne, assure, au contraire, que cette maison fut de tout temps un majorat des Colomb et que le grand Génois se trouvait parfaitement chez lui quand il mourut... Rien de tel que la précision dans la vérité.

Les archives de Valladolid ne contiennent aucun vestige de ce Gil Garcia, ni du majorat, ni du domicile de Colomb, ni de sa présence ou de son décès dans la rue de la Madeleine ou ailleurs, ni du dit certificat, ni de cette demeure historique, non déjà construite, ce semble, dans une rue qui probablement n'était pas encore percée en 1506.

Ces objections ne sont point embarrassantes pour le Castillan qu'anime l'amour de la patrie. D'abord, il y a une décision du conseil municipal de Valladolid, prise le 3 février 1856 à l'unanimité, ordonnant qu'une plaque commémorative soit placée sur la façade de la maison. Tout le monde peut la voir, cette plaque. On y lit ces mots :

Aquí murio Colon.—Honor al genio.

C'est bref, mais noble. Ajoutons que cette belle inscription fut approuvée par les grands corps savants de l'Espagne : l'Académie royale de la Langue et l'Académie royale de l'Histoire, déjà nommée. Il n'est pas admissible que des édiles, que des académiciens espagnols puissent jamais se tromper en pareille matière. Pas un musée, grand ou petit, des rives de la Bidassoa jusqu'à l'embouchure du Guadalquivir, qui ne témoigne de cette impeccabilité ! Pour ne point sortir du sujet, l'Armeria Real ne montre-t-elle pas l'armure damasquinée de la fin du seizième siècle que portait Colomb dans les grandes occasions ? Il y manque seulement l'épée, qu'un hasard providentiel vient de faire découvrir derrière une armoire du musée de Salzbourg. C'est bien celle que le navigateur avait au côté lorsqu'il descendit à l'île Guanahani : un commissaire de l'exposition de Chicago l'atteste. Cela fait deux épées, ou, plutôt, pour être précis, un glaive, celui de Sienne, et une épée, celle-ci ; l'un et l'autre, d'ailleurs, présentant les mêmes caractères d'authenticité.

Quant à l'absence de preuves documentaires touchant la maison de Valladolid, elle s'explique par une raison qui, pour avoir souvent servi, n'en est pas plus vraie. C'est que, lors de l'invasion de 1808, les Français détruisirent toutes les archives du royaume d'Espagne, par jalousie et méchanceté pure, s'acharnant de préférence aux documents qui rappelaient l'incurie de leurs rois à eux, particulièrement celle de François Ier, né en 1494 et resté sourd (selon Montesquieu) aux offres que lui fit Colomb de découvrir l'Amérique.

Maintenant parlons du cercueil. Le 20 décembre 1795, lorsque l'amiral espagnol Aristizabal exhuma d'une espèce de fosse commune, dans la cathédrale de Santo-Domingo, ce que son rapport appelle simplement "des esquilles du tibia d'un mort quelconque", esquilles aujourd'hui décorées à la Havane du titre ambitieux de *Restes mortels*

de *Christophe Colomb* : authentiquées, à la majorité des voix, par une académie royale espagnole, — vote qu'on ne peut guère se rappeler sans rire, ledit cercueil n'était qu'une pauvre petite serviette. Qu'est devenu ce morceau de toile ? Et si, par hasard, on le retrouve, sera-t-il encore digne du héros ?

Il y a aussi la caisse en fer-blanc découverte par miracle à Santo Domingo en 1877 : elle renferme également ces restes précieux, enrichis de la balle de fusil de munition, cause première des rhumatismes de Christophe Colomb, et qui le fit tant souffrir. Les Haïtiens consentirent-ils jamais à se séparer de cet inestimable récipient ? Ils ont de la peine à s'y résoudre. Cependant les compagnies d'assurances les plus solvables prenant l'engagement de remplacer, en cas d'avarie, le tibia endommagé, les négociations diplomatiques se poursuivent à l'heure qu'il est entre les gouvernements intéressés. Aux dernières nouvelles, l'espoir d'une solution favorable semblait renaître.

Pour le tombeau, l'on n'a que l'embarras du choix. Notons d'abord l'invisible sépulture de Christophe Colomb dans la cathédrale de Séville, où il ne fut jamais enterré, quoi qu'en dise son fils et historien Fernand. Il y a, ensuite, celui de la Chartreuse des Grottes où, cette fois, ses restes furent véritablement ensevelis, de 1509 à 1537, au moins. C'est depuis longtemps un four à cuire la porcelaine, et onques ne se rappelle avoir vu trace de monument funèbre. La cathédrale de Santo-Domingo possédait certainement un cénotaphe élevé en l'honneur de Colomb ; mais dans l'année 1586, lorsque Francis Drake s'empara de la ville, "les sépultures furent soustraites à la vue afin que les hérétiques ne pussent les souiller ou les profaner, et l'on agit surtout ainsi pour celle de Christophe Colomb", rapporte un témoin oculaire. Sage précaution ! car le premier soin de Drake fut de saccager les chapelles et de brûler vifs sur un bûcher, dans le cœur, à deux pas seulement de la dépouille mortelle, les moines qui lui tombaient sous la main. Onze tremblements de terre et l'incurie achevèrent l'œuvre de destruction du forban. Le sépulture, avec les ossements, disparurent pour toujours parmi les décombres, et nulle souvenance ne subsiste de ce que fut le tombeau de Christophe Colomb, n'importe où. Mais quoi ! le propre du génie est de faire revivre, par la seule force de la pensée, les œuvres d'art depuis longtemps disparues. Chicago, à l'heure présente, foisonne de grands artistes, peintres, sculpteurs, architectes. Ils sauront tirer du marbre et de la pierre, tombe, cénotaphe, enfin tout ce qu'à cet égard il est permis d'espérer.

Cependant l'attrait le plus irrésistible de chacune de ces expositions sera le Musée iconographique, organisé de la façon la plus luxueuse. Il doit renfermer la série complète et celle qui est en cours de fabrication des véritables portraits de Christophe Colomb. Rome laïque et Gênes (c'est tout un) paraissent devoir se contenter des effigies du glorieux navigateur ; mais il les leur faut toutes, d'où qu'elles viennent. Chicago, absolument insatiable, demande, exige, en outre, l'image incontestée du père, des frères, oncles, cousins, agnats, cognats, tous, hélas ! simples tisserands ou cardeurs de laine. Osera-t-on aussi rappeler les traits de la sœur de Colomb, Bianchinetta, épouse légitime de Giacomo Bavarella, le charcutier ? *Vilibus ortus parentibus*, rapportent les chroniques du temps. Dans une démocratie, un tel aveu présente de graves inconvénients. D'autre part, — les biographies composées selon les règles le prouvent, — nul n'est capable de grandes actions s'il ne tire son origine au moins de Charlemagne. Il faudra donc démontrer une fois de plus que les Colomb, — de là leur nom patronimique, — descendaient en ligne directe de Colonus, célèbre Romain, qui ramena captif le roi Mithridate, et l'on fera commencer la galerie par le portrait de ce consul, que les textes s'obstinent à nommer Cilo. Cette haute noblesse nous rappelle un fait historique peu connu.

Le prince Massimo compte aussi un consul romain parmi ses ancêtres. L'empereur Napoléon III, très versé dans l'histoire ancienne, dit un jour à ce patricien : "Il paraît, prince Massimo, que vous descendez de Fabius Maximus Cunctator ?"

Et le prince de répondre aussitôt : "Je ne sais, Sire, mais depuis dix-huit cents ans ce bruit court dans ma famille."

Fernand Colomb est plus positif.

La découverte du Nouveau Monde fut loin de produire l'effet que nos contemporains s'imaginent. En tout cas, la popularité de Colomb ne dura guère ; soit cinq mois et dix jours, du 15 avril 1493, époque de son premier retour, au 25 septembre suivant, quand il partit pour le second voyage. Bientôt après, arrivait la fâcheuse nouvelle que l'Amérique n'est pas la Chine, qu'on y mourait de faim, que les perles, la cannelle, les pépites d'or promises existaient seulement dans l'imagination du fallacieux Génois qui, d'un cœur léger, vouait de nobles Castillans au travail, à la misère et à la mort. Ainsi écrivaient les gentilshommes venus sur les caravelles, pressés de faire fortune. Cette impopularité dura tant que Colomb vécut ; et, de fait, son entreprise ne devint profitable à l'Espagne que dix ans, vingt ans après, quand Fernand Cortez et François Pizarre conquièrent, l'un le Mexique, l'autre le Pérou.

En France, en Allemagne, en Angleterre, on le connut à peine et il fut vite oublié, comme le ce nom d'Amérique, donné au Nouveau Monde, dès 1507, sans conteste, par un Allemand de Fribourg en Brisgau. Et si à Venise, à Gènes, à Florence, à Milan, il fut parfois question de Christophe Colomb, ce fut avec des paroles de colère ; car de sa mémorable entreprise date la ruine du commerce des villes italiennes avec l'Extrême-Orient.

On comprend que, dans ces conditions, l'Espagne et surtout l'Italie, nation qu'étouffe la gratitude, comme chacun sait, aient tenu à cœur de fixer les traits de l'homme dont, à cette époque particulièrement, elles étaient si fières. Les Espagnols ne semblent pas nous avoir laissé de portraits authentiques ni d'Isabelle la Catholique, ni du cardinal Ximènes, ni de Conzalve de Cordoue. Colomb, plus favorisé, a été, paraît-il, peint et repeint de son vivant par les artistes célèbres de l'Europe, qui, à tour de rôle, vinrent jusque dans sa solitude afin de le mieux peindre. Avant même qu'il partit pour le voyage qui devait l'illustrer, la reine de Castille, toujours bonne, chargea un grand peintre de reproduire les traits du hardi marin. Ce peintre, qui a dû naître au plus tard vers 1467 (pour avoir eu tant de talent en 1492), donna une copie du dit portrait à un de ses amis, peu de temps, à ce qu'il paraît, avant 1495, date à laquelle de Bry, l'ayant reçu de ce dernier, le fit graver. C'est celui où Colomb apparaît coiffé d'un chapeau à cornes, avec la plus belle chevelure frisée qui se puisse voir et de grosses verrues au milieu du visage. On ne saurait pousser l'exactitude plus loin. Afin qu'il n'y ait aucun doute sur la royale provenance et l'authenticité de ce portrait, destiné, comme on le verra bientôt, à la plus brillante fortune, de Bry, confirmant ces détails à sa manière, raconte ailleurs qu'il fut peint, toujours d'après nature, par l'ordre de Ferdinand d'Aragon, pris d'un amour subit pour Christophe Colomb, qu'il fut volé ensuite dans la salle des délibérations du Conseil des Indes et expédié en Hollande.

Oui, le Conseil des Indes, créé des années après la mort du grand navigateur, et qui n'aurait jamais pu le voir même en peinture, — car les plaintes perpétuelles, amères et justes, la nuée de mémoires, de plaidoyers, de revendications du héros et de ses descendants firent le tourment des juges pendant deux siècles, — ce Conseil, pour qui le souvenir de Colomb ne cessa d'être un cauchemar, eut aussi la joie d'avoir ses traits continuellement sous les yeux ! "Je prie Dieu que Gutierrez ne manque jamais de papier, dit Francesillo de Zuñiga, le bouffon de Charles-Quint, dans une de ses lettres au marquis de Pescara ; il écrit plus que le Colomb qui découvrit les Indes." Souvenir fidèle d'une paperasserie devenue légendaire et de tribulations sans fin !

Il semble qu'Isabelle la Catholique ne pouvait se lasser de faire peindre la physionomie de Colomb. A peine de retour, en 1496, l'illustre et déjà infortuné navigateur dut poser devant Antonio del Rincon par l'ordre de sa souveraine. Ce portrait orne aujourd'hui la Bibliothèque nationale de Madrid. Mais que les noirs soucis, cinq mois

de maladie, aggravée par les veilles et l'inquiétude, avaient donc altéré ses traits ! Colomb est devenu méconnaissable : un joyeux sourire effleure ses lèvres, de longues boucles encadrent son charmant visage, les fâcheuses verrues ne se voient plus. Peu de temps après, Isabelle commande un nouveau portrait ; cette fois en miniature. Ce fut l'original de celui que l'on nous raconte avoir été peint par Antonio Moro pour Marguerite de Parme, régente des Pays-Bas. Phénomène bizarre, le grand Génois rajeunissait avec l'âge et les chagrins. A cette époque, c'est un bourgmestre joufflu, florissant, aux cheveux noirs de jais, qui porte moustaches.

Des exemples partis de si haut devaient bientôt être imités. A en juger par le nombre des portraits authentiques, faits d'après nature, qui encombraient les musées, galeries et magasins, Colomb dut employer le restant de ses jours à poser dans les ateliers. Ce matin, nous connaissons déjà quatre-vingt-sept de ces peintures, qu'il ne serait pas prudent de contester. Depuis, une quatre-vingt-huitième a été signalée. C'est celle du musée naval de Madrid. Il paraît que "la ressemblance avec le duc de Veragua actuel, son frère Don Fernando et leurs enfants, est tout à fait extraordinaire." Extraordinaire, certainement ! Un simple regard jeté sur l'arbre généalogique de la famille basque et de robe des Larreatégui suffit pour montrer aux incrédules les plus endurcis ce qu'un tel cas d'ataïisme a de probable. Nul doute ne saurait maintenant subsister, et l'on comprend que cette effigie, flatteuse et désormais nationale, rallie en Espagne tous les suffrages.

Les autres portraits, cependant, ne sont pas sans mérite. Comme les primates, ils peuvent être divisés en dix grandes familles : les chauves et les chevelus, les bruns et les blonds, les gras et les maigres, les glabres et les barbues, les majestueux et les burlesques. Cette dernière catégorie est la moins rare, mais la plus recherchée. Un des prototypes a pris naissance en Hollande. C'est le portrait gravé par de Bry, que nous venons de décrire, et dont l'original, heureusement retrouvé chez un brocanteur de Bruxelles, acheté par le roi Louis-Philippe, en 1833, figure dans les galeries du musée de Versailles. Il inspire un sentiment de terreur au corps diplomatique. En effet, l'Italie, qui roule sur l'or, les deux Amériques et mainte autre nation prospère ne se fatiguent pas de le faire copier à grands frais. Que de dépêches, chiffrées et en clair, que d'autorisations ministérielles sollicitées et, hâtons-nous de le reconnaître, accordées gracieusement après délais ; combien de démarches et d'efforts ! Les ambassadeurs et leurs secrétaires, privés de repos, maudissant Colomb, sa découverte et son centenaire ; un peuple de peintres, de graveurs et de photographes, sans cesse en mouvement sur la route de Versailles ; le palais de nos rois encombré par les chevalets, les toiles, les appareils, empesté par les vapeurs de la térébenthine et du collodion ; — que serait-ce donc si l'autre portrait hollandais, emporté par les Prussiens comme dépouille opime, était encore en place ? Eux aussi possèdent un portrait de Christophe Colomb, et il vient de France. C'est le commencement de la revanche !

Mais le pays par excellence pour les objets de cette espèce sera toujours l'Italie. Là, véritablement, surgit la première effigie supposée de l'illustre navigateur. Ce fut dans la galerie de tableaux formée par Paul Jove, apparemment avant sa mort, arrivée en 1552. Les *Elogia* du singulier évêque de Nocera, imprimés à Bâle en 1575, contiennent une piètre gravure sur bois que l'on suppose faite d'après ce portrait. La conjecture est-elle juste ? Au moins il n'y a pas d'image, ou prétendue image, de l'illustre marin qui soit plus ancienne. A l'époque où elle fut gravée, Colomb était mort depuis soixante-dix ans, dans le plus profond oubli, et son départ de l'Italie, où il n'était jamais revenu, datait d'un siècle environ. Quant au tableau lui-même, modèle de la gravure, il existe en original, naturellement, dans quatre villes différentes : à Florence, à Ma-

drid, à Cogoletto et à Côme, où l'on vient très à propos de la découvrir. Ce portrait représente le grand Génois à diverses époques de sa vie, mais non dans sa jeunesse. Il y a là une lacune regrettable, qu'une autre découverte : celle du crâne authentique de Colomb enfant, ne tardera pas, sans doute, à combler.

Source inépuisable de gloire nationale et de profits, le portrait *ad vivum* de l'immortel navigateur est devenu un tel objet d'exportation que les économistes s'étonnent de ne pas le voir figurer dans le tarif remanié de l'Italie.

Ce qui ajoute un charme inexprimable à ces belles peintures, c'est leur auguste provenance. Les princes, les ducs et les grands-ducs : Cosme de Médicis, la princesse Hippolyta, Ferdinand d'Autriche (père et fils), Alexandre Farnèse ; les patriciens : Aldobrandini, Gradenigo, Borghèse, ne commencèrent à respirer qu'après avoir obtenu un portrait de Colomb. Le Titien, Van Dyck, Sébastien del Piombo, le Parmesan, Lorenzo Lotto, sur l'ordre de ces hauts et puissants seigneurs, consacèrent leur talent à peindre et repeindre les traits du grand homme. Les illustres artistes le firent revivre sous toutes les formes et en toutes couleurs ; car, — phénomène dont l'anthropologie ne nous a pas encore livré le secret, — Colomb posséda simultanément les aspects ondoyants et divers que nous ne cessons d'admirer.

Chacune de ces merveilles de l'art et de l'histoire porte en soi le cachet de son authenticité. Ainsi, le plus fameux aujourd'hui de ces superbes portraits, récemment découvert à Venise par un consul général américain, chez le descendant légitime, mais appauvri, du doge Gradanigo ; acheté pour une forte somme par un capitaliste de Chicago, et qui, après avoir servi de type pour les timbres-poste et le dollar commémoratif, occupera la place d'honneur dans la deuxième section, enfin, le portrait peint sur le vif, à Grenade, pour le Sénat de Venise, par Lorenzo Lotto, signé et daté de 1502, montre Colomb exhibant avec un juste orgueil la carte du Brésil, pays où il ne fit jamais, dressée deux ans après sa mort, par l'Allemand Johannes Ruysch en 1508.

Voilà le plus bel ornement de ces fêtes de l'intelligence auxquelles nous sommes conviés !

HENRY HARRISSE.

Ripans Tabules have come to stay.

Qui s'élève trop s'avilit.
De la vanité naît la honte.
C'est par l'orgueil qu'on est petit ;
On est grand quand on le surmonte.

LES EFFETS DE LA GOURMANDISE



Lolotte, en présence d'un chien maigre. — Oh ! maman ! Vois donc, ce chien. Il a avalé les os tout ronds, hein ?

LES CARACTÈRES DES DIFFÉRENTS PEUPLES

Une légende plus connue à l'étranger qu'en France :

Quand le diable fût précipité du ciel, il tomba sur la terre et se brisa en morceaux ;

Sa tête roula en Espagne, et voilà pourquoi les Espagnols sont si fiers ;

Ses mains tombèrent en Turquie, et voilà pourquoi les Turcs sont si rapaces ;

Son cœur glissa en Italie, et voilà pourquoi les Italiens sont si amoureux ;

Son ventre alla en Allemagne, et voilà pourquoi les Allemands sont si gourmands ;

Ses pieds restèrent en France, et voilà pour quoi les Français courent toujours après les femmes.



I

Lafaim, rédacteur humoristique, (à sa femme qui rit aux éclats).
— Ah ! ça ! Si tu te faisais passer cette sorte d'habitude de rire tout haut en lisant. Tu oublies qu'il y en a qui travaillent.

II

Madame Lafaim. — Mais, mon cher, je ne puis m'en empêcher. C'est ton prochain numéro que je lis !
M. Lafaim. — Quo... Hein !... Quoi !... Hein !...
Qu'est-ce que je disais donc ?... Ah ! oui. Comme on travaille bien mieux sous le toit domestique !

LES VERS TRAGIQUES RIDICULES

— J'ai toujours entendu attribuer ces deux vers baroques au vicomte d'Arincourt. En voici le texte :

Mon père, en ma prison, seul à manger m'apporte.
(*Manger ma porte.*)

Puis :

J'habite la montagne et j'aime à la vallée.
(*A l'avalier.*)

Le vicomte d'Arincourt, l'auteur du *Solitaire* et de la *Carolède*, etc., etc., les aurait déposés dans une tragédie intitulée : *Le Siège de Paris*, représentée au Théâtre-Français en 1827, si je ne me trompe.

M. G. Héquet cite encore, comme puisé à la même source, cet hémistiche si réussi :

...On m'appelle à régner.
(*Arignée.*)

Assurément un chercheur exercé pourrait composer une plaquette des plus drôlatiques avec des vers malotrus échappés à des auteurs lyriques ou dramatiques.

Nos livres de collège nous fournissaient jadis un choix de ces vers baroques—rares sourires de l'*palma mater* !—sans doute pour nous éloigner de leur culture ; comme les Spartiates, pour dégouter leurs enfants de l'ivrognerie, leur montraient un ilote ivre-mort. Je me rappelle, entre autres :

...Arrête, lâche, arrête !

qui pouvait prêter à l'interprétation :

...Arrête la charette !

et encore :

O Rémus, dominez sur la ville de Rome !

Écoutons ces fragments de strophes, dédiées par madame Anais Ségélas à la baronne Daumesnil, veuve du brave défenseur de Vincennes :

De sa jambe de bois il fallait que la France
Fût un bâton de maréchal.

Mais on suivait alors une bannière blanche,
Il servait l'Empereur, que l'Europe érasait ;
Sur sa jambe de bois, comme sur une branche,
L'aigle blessé se reposait.

Chêne de saint Louis, célèbre entre les chênes,
Jambe de Daumesnil, souvenirs vénérés,
Vous avez illustré la forêt de Vincennes
En y mêlant vos bois sacrés !

— En voici un dont on a fait honneur à Vignet :

Il arrive bientôt avec vingt mille Francs.

A qui attribuer celui-ci, qui mérite le prix :

De ce monde sortir comme un vieillard en sort.
(*Comme un vieil harang saur.*)

Toutefois, les auteurs de ces équivoques involontaires étaient si loin d'en soupçonner le ridicule, qu'il leur arrivait de les défendre quand même. Marmontel conte dans ses *Mémoires* com-

ment il perdit la voix du président Hénault pour l'Académie, parce qu'en citant une chanson de lui il avait passé un *ô* de triste figure dans ce vers :

Que d'attraits ! Dieux ! qu'elle était belle !

Le président avait dit :

Que d'attraits ! O dieux ! qu'elle était belle !

— M. L. Larchey en a recueilli et cité plusieurs autres dans son ouvrage, *les Joueurs de mots* :

— Que tardez-vous ? partez en diligence.
(*Britannicus.*)

— Le Ilun pique des deux.
(*Attila.*)

— Il arrive à Lutèce avec cent mille Francs.
(*Attila.*)

— L'amour a vaincu Loth.
(*Loth.*)

— Ce vieillard affaïssé.
(*Les Buvraves.*)

Le marquis d'Arincourt est en bonne compagnie avec Racine, Corneille, Pellegrin, V. Hugo et Ponsard.

Le *Théâtre révolutionnaire* a été édité par Furne en 1869.

Dans le *Toussaint-Louverture* de Lamartine (scène 2 du cinquième acte), Toussaint débite une tirade de cent et quelques vers (pas tout à fait aussi longue que celle de don Carlos dans *Herzani*).

On charge, on bourre, et feu ! le coup part, le sol tremble !
Avec ces vils rebuts de la terre et du feu,
On a pour se tuer le tonnerre de Dieu !
Etc., etc.

On trouve quelques citations du genre demandé au volume de la Bibliothèque de poche intitulé : *Curiosités littéraires*, par Ludovic Lalanne.

Le confrère V. R. connaît-il la tragédie du *Tremblement de terre de Lisbonne*, par maître André ? Il y trouvera :

Croyez-le bien, seigneur, tous ces rapports vrais sont,
Les gens de la chaloupe, à coup sûr, dit me l'ont !

Je lui recommande aussi ces vers, qui sont de Chénier ou qui lui sont attribués :

Lemierre, ah ! que ton Tell avant-hier me charma !
J'aime ton ton pompeux et ta rare harmonie !

GARE AU FER A FRISER

Oh ! mesdames... j'espère que cela va vous servir de leçon ! Regardez vos têtes : à force de vous faire onduler, vos cheveux se cassent, — et bientôt vous serez des chauves, des bonnes petites chauves, pour avoir voulu avoir des reflets dans les cheveux !

LES JOURS SE SUIVENT ET NE SE RESSEMBLENT PAS



I

(Dimanche soir.)

— Ne craignez rien, chérie. Je vais voir votre père demain matin. Quand il connaîtra notre amour, je saurai bien le décider.



II

(Lundi matin.)

Le papa. — Eh ! bien, jeune homme, qu'est-ce qu'il y a à votre service.

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

DEUXIÈME PARTIE.—LES AMOURS DU CHEVALIER.

XIV. — LES BANDITS.

(Suite)

Rien, du reste, ne semblait déceler la présence de ceux qui avaient commis le crime.

Aucun être humain ne se montrait autour de la maison.

Quelques élan du galop fougueux de sa monture suffirent pour amener le baron aussi près que possible de la ruine incandescente.

La solitude était, en effet, complète. Seulement, sur la terre fraîchement remuée qui entourait le petit enclos, on distinguait les traces des pas de plusieurs hommes. Ces traces conduisaient jusqu'à un bouquet de grands arbres, entourés d'un taillis assez épais. Il était évident que huit ou dix chevaux avaient été attachés, pendant un espace de temps assez long, derrière ce taillis. Il eût été facile, en plein jour, de suivre sur le gazon les pas de ces chevaux.

Mais, hors du cercle lumineux formé par l'incendie, la nuit était profonde et il était impossible de rien distinguer.

Toutes les recherches, en supposant qu'elles pussent amener un résultat quelconque, devaient donc être remises au lendemain.

—Allons !—murmura le baron de Kergen,—nous sommes arrivés trop tard ! Ce pauvre diable de Frank est en cendres depuis longtemps ! Que Dieu ait son âme ! C'est un grand malheur pour Roschen, qui n'avait au monde que son père.

Et Réginald tout en parlant ainsi, fit reprendre à sa monture la direction du château de Kergen, mais lentement et en laissant flotter la bride sur le cou du noble animal.

Denis en fit autant.

Il y eut un instant de silence entre la vieillard et son hôte, Denis fut le premier à rompre ce silence.

—Baron... —dit-il.

Le vieillard tressaillit en se voyant ainsi brusquement arraché à sa rêverie profonde.

—Eh bien ! chevalier,—demanda-t-il,—que voulez-vous ?

—Je voudrais savoir ce que vous pensez.

—A quel propos ?

—A propos de ce qui vient de se passer.

—Je pense que c'est un crime odieux, abominable.

—Sans doute, mais... .

—Mais, quoi ?

—Devinez-vous par quels motifs les assassins ont été poussés à commettre ce crime ?

—Oui, certes, je le devine.

—Pensez-vous qu'il s'agisse d'une vengeance ?

—Non pas ! Qui donc aurait pu se venger de l'innocent Frank Ritter ?

—Est-ce donc la cupidité qui a causé la mort de ce malheureux Frank ?

—Oui, j'en ai la conviction la plus absolue.

—Était-il riche ?

—Oui et non.

—Comment cela.

—Il était fort avare et passait pour avoir amassé une somme importante pendant les douze ou quinze années qu'il avait passées à mon service.

—Ah !—dit l'interlocuteur du baron,—ce malheureux avait fait partie de votre maison ?

—Oui, et je crois qu'il m'avait servi avec conscience et fidélité. On prétendait dans le pays que Frank Ritter cachait chez lui beaucoup d'or.

—Est-ce vrai ?

—Je ne le sais ; mais vrai ou non, ce bruit a coûté la vie à ce malheureux Ritter, ce dont je suis plus affligé que je ne saurais vous le dire ; d'abord, parce que Frank était un honnête homme et que je le regrette, et, ensuite et surtout, à cause de sa fille, la pauvre Roschen, dont vous avez vu le désespoir.

Denis inclina la tête sans répondre.

Il y eut, de nouveau, un instant de silence.

Puis, au bout de quelques minutes, le jeune homme reprit.

—Croyez-vous, monsieur le baron, que les assassins soient des gens de ce pays.

Le baron secoua la tête.

—Vous ne le croyez pas ?—reprit le faux Raoul de Navailles.

—Non,—dit M. de Kergen.

—Pourquoi ?

—J'ai la certitude, et, je dirai plus, j'ai la bonne preuve du contraire.

—Comment cela, baron ?

—D'abord tous ces paysans sont des gens honnêtes, incapables, je ne dirai pas d'une mauvaise action, mais d'un crime.

—Vous croyez ?

—J'en suis sûr.

—Soit. Ceci est une présomption morale : mais les preuves dont vous parliez tout à l'heure.

—Les voici : Avez-vous entendu le récit entrecoupé de la pauvre Roschen ?

—Oui.

—Vous souvenez-vous qu'elle nous a dit que la maison de son père avait été envahie tout à coup par des hommes armés et masqués ?

—Je m'en souviens.

—Masqués, notez bien ce point. Vous vous rappelez, en outre, que nous venons d'observer les traces laissées par plusieurs chevaux tout auprès de la demeure incendiée ?

—Sans doute.

—Eh bien, de tout cela il doit résulter pour vous, tout aussi évidemment que pour moi, cette élatante vérité : les auteurs du crime qui vient d'être commis cette nuit appartiennent à une bande parfaitement organisée, commandée militairement, et qui couvre notre contrée du réseau sanglant de ses nocturnes forfaits.

Ce fut au tour du jeune homme de tressaillir en entendant ces paroles.

—Ce crime a-t-il donc des antécédents ?... —s'écria-t-il.

—Quoi ?—demanda le baron,—depuis que vous êtes en Allemagne, vous n'avez entendu parler de rien ?

—Non, en vérité.

—C'est bizarre ! Dans les villes comme dans les villages, dans les châteaux comme dans les chaumières, on ne parle cependant que de cette troupe de bandits, dont le repaire reste inconnu, dont l'audace s'accroît chaque jour par l'impunité, et qui, comme s'ils étaient protégés par quelque puissance infernale, semblent être partout à la fois, et commettront un crime, demain, à une distance fabuleuse de celui qu'ils auront commis aujourd'hui... .

Denis sut commander assez à l'expression de son visage pour amener sur ses lèvres un sourire légèrement moqueur.

Le baron remarqua ce sourire, et il en demanda la cause.

—Que voulez-vous, cher baron !—répondit le jeune homme,—en France, nous ne pouvons pas nous décider à ajouter foi aux voleurs de grand chemin, et nous avons la mauvaise habitude de faire toute sorte de méchantes plaisanteries sur les troupes de bandits qui peuplent les forêts noires de votre brumeuse Allemagne.

—Ainsi, vous doutez ?—fit Réginald.

—Malheureusement, je ne puis pas douter du crime, le sang et le crime ne parlent que trop haut. Je ne doute que de ces troupes si bien organisées dont vous me parliez tout à l'heure... . Il me semble que malgré vous, vous vous faites l'écho des poétiques exagérations de votre pays.

—Eh bien, si je vous disais qu'une personne de ma connaissance très-intime, mon banquier, qui est en même temps l'un des plus riches commerçants de l'Allemagne, a failli, il y a un an, périr victime d'une trame ourdie avec une habileté merveilleuse par les affidés de cette même bande dont vous semblez contester l'existence !

—Mais,—interrompt le jeune homme,—si je comprends bien vos paroles, la personne de qui vous me parlez a échappé aux dangers qui la menaçait ?

—Oui, mais presque par un miracle... . Pendant plusieurs mois, d'ailleurs, la vie de cette personne a été gravement compromise par les suites d'une blessure terrible, et elle a perdu des sommes immenses... .

—Puis-je savoir son nom ?

—Oh ! sans doute. Ce nom est bien connu, et vous devez l'avoir entendu prononcer plus d'une fois : c'est celui du fameux Van Goët de Cologne, et le drame dont je vais vous raconter les péripéties se passait dans l'auberge du *Faucon blanc*, au village de Goldner, sur les bords du Rhin.

En entendant prononcer ainsi à l'improviste le nom du juif qu'il avait frappé d'un coup de couteau, Denis, malgré tout son aplomb, devint extrêmement pâle.

Mais il ne tarda pas à reprendre son sang-froid.

Le baron Réginald n'avait point remarqué l'émotion passagère de son hôte.

XV. — AMOUR.

Réginald reprit la parole et raconta à Denis toutes les péripéties de ce drame nocturne que celui auquel il s'adressait connaissait mieux que lui.

Quand il eut achevé, il ajouta :

—Maintenant, mon cher chevalier, si vous doutiez encore de l'ex-

istence de cette sinistre association de bandits, j'ajouterai qu'il ne se passe presque pas un jour sans qu'ils accomplissent quelque nouvel et sanglant exploit. Le crime de cette nuit est un de leurs actes habituels, seulement ils ne s'étaient pas encore approchés de cette partie de l'Allemagne. Me voici prévenu, je me tiendrai sur mes gardes, et si les misérables s'attaquaient au château de Kergen, ils y trouveraient une résistance à laquelle, sans doute, ils sont loin de s'attendre.

—S'attaquer au château de Kergen . . . —répéta Denis,—ils n'oseraient.

—Ah ! répondit le baron Réginald,—je souhaiterais presque qu'ils le fissent !

—Pourquoi donc ?

—Pour voir face à face cette poignée de bandits qui font trembler l'Allemagne, et devant lesquels, je vous jure, le vieux gentilhomme qui vous parle ne reculerait pas.

—Baron, — s'écria Denis, — vous pouvez, le cas échéant, compter sur un bon coup d'épaulé de ma part !

—Et pardieu, j'y compte aussi ! A nous deux, chevalier, je crois que nous aurions raison, sans trop de peine, de ces mystérieux héros du crime et de la nuit.

—Etranges héros ! . . . —répéta le jeune homme,—comment donc se fait-il que la police allemande n'en ait pas fini avec eux depuis longtemps ?

—Parce que, je vous le répète, ils sont invisibles et insaisissables comme de véritables esprits de ténèbres . . . seulement, sur leur passage, ils laissent une trace de sang.

Après un instant de silence, Denis demanda.

—Comment m'avez-vous dit, baron, que se nommait ce banquier juif dont vous me parliez tout à l'heure ?

—Van Cloët.

—Est-il de ce pays ?

—Il habite habituellement Cologne, je croyais vous l'avoir dit aussi . . .

—Et vous le connaissez personnellement ?

—Oui, et beaucoup. Van Cloët est mon banquier, et c'est de sa propre bouche que je tiens les détails que je vous donnais il n'y a qu'un instant.

—Vient-il quelquefois vous rendre visite en votre château de Kergen ?

—Toutes les fois que ses affaires l'amènent dans ce pays, il lui arrive souvent de passer deux ou trois jours avec nous.

—L'attendez-vous prochainement ?

—Oh ! je ne pense pas qu'il vienne de sitôt . . . j'ai oui dire qu'il était en ce moment en France, à Paris.

Denis interrompit ses questions, dont le baron aurait pu s'étonner si elles s'étaient prolongées plus longtemps.

Les deux interlocuteurs venaient de tourner la colline qui se trouvait entre la maison incendiée et le parc du château.

—Ah ! murmura Réginald, — mon cœur se brise quand je pense au désespoir de cette malheureuse Roschen . . .

—A-t-elle d'autres parents ? — demanda Denis.

—Aucun.

—Quelques ressources ?

—Pas la moindre. Son père n'avait d'autre fortune que la maison qui est brûlée et l'argent qui a été cause de sa mort, et qu'il prêtait, à intérêts, aux paysans des environs.

—Mais, alors, que va donc devenir cette pauvre enfant ?

—Ah ! quant à cela, n'en soyez pas inquiet : je la garderai au château, où elle deviendra la compagne et la première femme de chambre de mes filles.

Les chevaux ne tardèrent point à s'arrêter devant le perron du château.

Roschen n'était plus là. Marguerite et Mina l'avaient fait monter dans leur chambre et s'efforçaient sinon de la consoler, au moins de lui rendre un peu de calme et de modérer la déchirante expression de son désespoir.

Le baron et Denis regagnèrent leurs appartements et se mirent au lit.

Mais il fut impossible au jeune homme de fermer l'œil pendant bien des heures. Malgré lui, toutes sortes de prévisions funestes se présentaient à son esprit.

Il ne pouvait douter que les chevaliers du poignard, commandés par Roncevaux, ne fussent les auteurs de l'assassinat de Ritter et de l'incendie de sa maison, et il maudissait la fatalité qui avait amené aussi près de lui ces hommes qu'il avait un tel intérêt à voir éloignés en ce moment.

— Certes, — ajoutait Denis avec une terreur superstitieuse, — le hasard est contre moi ! Si le malheur veut que les chevaliers du poignard viennent attaquer ce château et me reconnaissent, tout est perdu ! . . . Adieu mes beaux rêves ! adieu mes douces espérances ! Comment conjurer ce malheur.

Denis cherchait, et ne trouvait rien.

Cela dura jusqu'au matin.

Enfin, au moment où les premières lueurs de l'aube blanchissaient à l'orient, un sommeil qui se prolongea pendant deux ou trois heures vint fermer les yeux de notre héros.

Quand il se réveilla, la fièvre de son sang et de ses pensées s'était un peu calmée, et il se sentait moins disposé à douter de l'avenir et de sa bonne étoile.

Et, tout en sautant en bas de son lit, il murmurait cette phrase que nous lui avons entendu répéter plus d'une fois :

—Le diable me protégera ? ne suis-je pas donné au diable ?

Ce même jour, le baron de Kergen, ainsi qu'il en avait formé le projet la nuit précédente, entreprit une sorte d'enquête, dont le but était de découvrir la retraite des assassins incendiaires.

Cette enquête n'amena absolument aucun résultat.

Un ruisseau rapide, mais sans profondeur, circulait à quelques centaines de pas du théâtre du crime.

Les bandits, avec cet instinct merveilleux que l'Américain Cooper prête à ses Mohicans, avaient fait entrer leurs chevaux dans le lit de ce ruisseau, de façon à ce qu'il devint complètement impossible de les suivre à la trace.

—Voilà des gens bien habiles et bien redoutables ! — s'écria le baron, quand il se fut aperçu de la circonstance que nous venons de mentionner.

—Allons, — pensa Denis de son côté, — les chevaliers du poignard sont commandés de main de maître, et Roncevaux deviendrait un grand homme si je ne l'arrêtais en route !

Le soir du même jour, Marguerite et Denis se rencontrèrent dans une des allées les plus solitaires du parc.

—Nous savons que les deux jeunes gens s'aimaient, mais qu'ils ne se l'étaient jamais dit.

Marguerite, comme toutes les jeunes filles dont l'amour s'unit à une ignorance complète du danger et à une chasteté absolue, était étrangère à toute prudence ridicule.

Elle ne hâta donc pas le pas en voyant Denis s'approcher d'elle, et elle n'eût seulement point la pensée de l'éviter.

Seulement son cœur battit plus vite et une légère teinte rose vint colorer ses joues veloutées.

Marguerite et Denis essayèrent d'échanger quelques paroles banales. Mais ces paroles que leurs lèvres seules murmuraient, résonnaient faux à leurs oreilles et formaient une discordance étrange avec ce qui se passait dans leur cœur. Au bout d'un instant, tous deux se turent, et ils continuèrent à marcher à côté l'un de l'autre, lentement et en silence.

Ce silence était rempli d'une émotion charmante et d'un trouble délicieux. Sans échanger un seul mot, ces deux amoureux se comprenaient.

—Mademoiselle, — dit enfin Denis d'une voix légèrement tremblante, — vous souvenez-vous de notre première entrevue, sur le sommet du mont Elster ?

—Comment pouvez-vous me le demander ? — murmura la jeune fille.

—Avec cette grâce adorable qui est dans tout ce que vous faites, vous m'engagiez à venir au château de Kergen.

—Et vous résistiez à mes prières.

—A vos prières et aux vœux de mon cœur.

—Et pourquoi cette résistance ? Je ne l'ai jamais comprise, monsieur Raoul.

—Peut-être était-ce un pressentiment.

(A continuer.)

Montréal, 24 Décembre 1890. J. G. LAVIOLETTE, Ecr, M. D. *Cher Monsieur.* — Votre Sirop de Térébenthine nous a guéris, mon fils et moi, d'un rhume que nous avons depuis plusieurs semaines. Deux bouteilles ont suffi. Je me fais un devoir de le recommander au public. Votre obéissant serviteur, H. A. BRAULT, manchonnier de la maison C. Desjardins & Cie, 1537 rue Ste-Catherine.

Montréal, Novembre 1891. — Je souffrais beaucoup depuis trois mois d'une toux opiniâtre, accompagnée de picotements dans la gorge, de transpirations la nuit et d'un affaiblissement général qui me faisait craindre la consommation de la gorge. Je suis maintenant parfaitement bien et je dois ma guérison au *Sirop de Térébenthine du Dr Lavolette*. Je n'en ai pris que quatre petits flacons de 25 cents chaque. — FÉLIX SAUVAGEAU, entrepreneur-menuisier, No 179½ rue Saint-Antoine.

Montréal, Décembre 1891. — Je souffrais, depuis plus d'un an, d'une toux opiniâtre accompagnée d'une expectoration abondante et de mauvaise apparence, de transpirations la nuit, de points ou douleurs à la poitrine, d'un affaiblissement et d'un dépérissement général et progressif qui me faisait redouter la consommation. J'ai pris plusieurs remèdes sans aucun soulagement. Je suis maintenant parfaitement bien, au grand étonnement de mes amis et déclare avoir été guéri par le *Sirop de Térébenthine du Dr Lavolette*. J'en ai pris cinq flacons de 50 cents. Je recommande ce précieux sirop à ceux qui toussent et se croient en consommation. — W. DASTROUS, No 90 rue Saint-Antoine.

LA PHTISIE. — SA GUÉRISON

Au moment où le monde médical agite partout la question de la *tuberculose* et de la *phtisie* qui en est l'effet, nous appelons l'attention du public rural sur la lettre suivante de M. P. Adenot, grand vétérinaire français :

" Figurez-vous que, dans mes recherches, j'ai trouvé le remède curatif de la *phtisie* !!!

" Le mot est gros. Expliquons-nous.

" J'ai eu à traiter un certain nombre de chevaux phtisiques, je les ai guéris, c'est-à-dire que les tubercules qui existaient dans les poumons se sont enkystés, après six semaines à deux mois de traitement et les animaux ont pu reprendre leurs travaux. Un seul a eu une rechute ; mais soumis de nouveau au traitement, il était guéri au bout d'un mois.

" Voici en quoi consiste la médication :

" Faire prendre au cheval, soir et matin, 5 à 7 grammes de soufre sublimé.

" Fumigation d'encens ordinaire, soir et matin. Durée de chaque fumigation, 5 à 10 minutes.

" Pour exécuter cette opération, on prend un sac de toile percé des deux bouts ; à l'un des deux bouts on adapte un cerceau, — l'autre extrémité se fixe au licol, — on a ainsi une sorte d'entonnoir.

" Un réchaud étant préparé, on projette de l'encens sur la braise, les vapeurs montent avec l'air jusqu'aux narines, et, de là, pénètrent dans les moindres cavités du poumon, et, petit à petit, en déterminent la cicatrisation.

" Les premiers temps, les animaux rejettent par le nez des quantités considérables d'eau et d'air, au point d'éteindre le réchaud ; c'est une raison pour persévérer et user d'un autre réchaud.

" Mais, direz-vous, ce qui convient au cheval, peut ne pas convenir à l'homme.

" Erreur ! Les physiologistes font leurs expériences sur des cobayes (des lapins, des chiens, etc.), pour en faire bénéficier l'homme.

" Je suis bien convaincu que, si un médecin consciencieux et désintéressé (voilà le hic !) faisait prendre à un phtisique, matin et soir, 50 centigrammes de soufre en poudre, puis lui faisait subir, matin et soir, des fumigations d'encens pendant cinq à dix minutes, il arriverait à un résultat certain, c'est-à-dire à la guérison.

" Nourriture excellente, mais végétale ou animale, selon le goût, ou mieux l'instinct du malade.

" Ces médicaments sont simples, à la portée de tout le monde. Mais qui trouver pour expérimenter sur l'espèce humaine ?... et comment faire apprécier une découverte appelée peut-être à lui rendre les plus grands services ?

" Voyez, mon cher ami, ce que l'on peut faire de mon idée. Je ne voudrais pas être taxés de charlatanisme ; cependant, je voudrais que l'humanité pût bénéficier de mes travaux.

" Tout à vous,

" P. ADENOT,

" à Montchanin (Saône-et-Loire)."

USAGES PERDUS

Dans un recueil du siècle dernier, nous trouvons cette énigme :

Sans que je sois un arbrisseau,
Deux branches forment tout mon être ;
L'art fait de ma tête, un fourneau,
Où le feu meurt au lieu de naître.
Cependant mon premier devoir
Est de l'entretenir sans cesse ;
Vesta ne saurait pas avoir
De plus vigilante prêtresse.
Sur ma pupille, en certain cas,
J'opère une cure nouvelle,
Et, lui mettant le chef à bas,
Je la rends plus vive et plus belle.
On ne me voit guère à la cour,
Mais il est rare, en récompense,
Que j'aie établi mon séjour
Sous l'humble toit de l'indigence.
Enfin, pour parler sans détour,
De la nuit, compagne fidèle,
Je ne fais rien pendant le jour,
Ne travaillant qu'à la chandelle.

Ce petit morceau, très gentiment, très ingénieusement tourné, est signé "Blandurel, de Beauvais". Le mot ne l'énigme qui échappe naturellement aux lecteurs d'aujourd'hui, mais que nos pères devaient facilement trouver, est *mouchettes*, un mot dont la génération qui suivra la nôtre ne connaîtra plus même le sens.

Le progrès des lumières, en prenant l'expression dans son acception positive, a fait disparaître peu à peu l'usage de cet instrument, que les gens d'un certain âge ont encore vu employer dans leur enfance et qui, absolument délaissé maintenant, jouait un rôle très important chez nos pères.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET GERANT.

(Semaine commençant LUNDI, 17 OCTOBRE
Après-midi et soir.)

LE JEUNE ACTEUR POPULAIRE

N. S. WOOD

DANS LE FAMEUX DRAME

"OUT IN THE STREET"

Excellente compagnie, jolis décors, etc., etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE : EDWIN ARDEN.

BELLE MUSIQUE A VENDRE

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis : musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc.

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & CIE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig, MONTREAL

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE OCTOBRE

24,095 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
Le Célèbre
**CHOCOLAT
MENIER**
VENTES ANNUELLES DEPASSENT 33 MILLIONS DE LIVRES.
Ecrire pour Echantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, MONTREAL.

VIN de VIAL
TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT
Le Tonique le plus énergique que doivent employer Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.
Au QUINA SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX
Composé des substances absolument indispensables à la formation et au développement de la chair musculaire et des Systèmes nerveux et osseux.
Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre l'Anémie sous toutes ses formes, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, étiollement, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. Toutes Pharmacies.



POUR LES VERS

— LES —

CRÊMES de CHOCOLAT

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boîte.



REGULATE THE
STOMACH, LIVER AND BOWELS,
AND
PURIFY THE BLOOD.
A RELIABLE REMEDY FOR

Indigestion, Bloating, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.

Ripans Tablets contain nothing injurious to the most delicate constitution. Pleasant to take, safe, effective. Give immediate relief.

Sold by druggists. A trial bottle sent by mail on receipt of 10 cents. Address
THE RIPANS CHEMICAL CO.
10 SPRUCE STREET, NEW YORK CITY.



RECOMMANDE COMME ETANT LE MEILLEUR REMEDE. I

LE MAIS, PLYMOUTH, CO. VA., MAI 1889.

J'ai souffert deux ans du manque de sommeil par surcroît de travail. Ayant fait usage du Tonique du Père Koenig, je me suis parfaitement guéri. Je recommande ce remède comme le meilleur pour des maladies semblables. F. BORNHORST.

UN BIEN MAUVAIS CAS.

271 RUE ST-PAUL, MONTREAL, MARS 1891.

Un jeune homme de 32 ans, épileptique depuis 20 ans, tombait en convulsions 10 à 12 fois le jour. C'était un bien mauvais cas à guérir. Cependant ayant fait usage du Tonique Nerveux du Père Koenig, après avoir fait essai en vain de tous les autres remèdes, il s'est parfaitement guéri. N. QUINTAL.

WEST LEYDEN, N.-Y., 12 mars 1891.

Ma femme souffrait d'hystérie et ayant fait usage du Tonique Nerveux du Père Koenig, s'est parfaitement guérie. Elle aussi bien que moi, attestons que ce fameux remède opère les guérisons qu'on lui assure capable de faire. FRANK STAB.

GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Port Wayne, Ind., E.U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Boîte; 6 pour \$5

E. G. SIMARD, B. C. L.

(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

ATTRACTION SANS PRECEDENT

Plus de un Quart de Million distribué



LOTIERIE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

Incorporée par la législature pour des fins d'éducation et de charité, reconnue dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et devant continuer jusqu'au 1er janvier, 1895.

Les grands tirages extraordinaires ont lieu semi-annuellement (en Juin et en Décembre), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputée depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons personnellement les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

Ed. Enoch
J. A. Enoch
M. A. Habelle

Commissaires.

Nous, soussignés, banquiers et banquiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, Président Louisiana National Bank
PIERRE LANAUX, Président State National Bank.
A. BALDWIN, Président New-Orleans National Bank.
CARL KOHN, Président Union National Bank.

LE TIRAGE MENSUEL DE \$5

AURA LIEU

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle-Orléans

MARDI, 8 NOVEMBRE 1892

Prix Capital . . . \$75,000

100,000 Billets dans la roue.

LISTE DES PRIX:

1 Prix de \$75,000, soit	\$75,000
1 Prix de \$20,000, soit	\$20,000
1 Prix de 10,000, soit	10,000
1 Prix de 5,000, soit	5,000
2 Prix de 2,000, soit	5,000
5 Prix de 1,000, soit	5,000
25 Prix de 300, soit	7,500
100 Prix de 200, soit	20,000
200 Prix de 100, soit	20,000
300 Prix de 60, soit	18,000
100 Prix de 40, soit	20,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 Prix de \$100, soit	\$10,000
100 Prix de 60, soit	6,000
100 Prix de 40, soit	1,000

PRIX TERMINAUX

999 Prix de \$20, soit	\$19,999
999 Prix de \$10, soit	\$19,999
3,434 Prix se montant à	\$265,460

PRIX DES BILLETS

Billets Complètes, \$5; Deux-Cinquièmes, \$2; Un-Cinquième, \$1; Un-Dixième, 50c; Un-Vingtième, 25c.

Prix des Clubs: 11 Billets complets ou leur équivalent en fractions pour \$50.00.

Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'express à nos frais, pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez:

PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, franchises de port.

N'OUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des Etats-Unis, un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

Nous mettons le public en garde contre les contrefaçons et les nombreux billets de certaines loteries qui inondent aujourd'hui le marché, sans garantie valable. Insistez que les agents vous vendent des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, si vous voulez profiter des avantages immenses qu'elle offre au public.

BAUME RHUMAL

Remède infailible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consommation, l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Poumons. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Dépôt Général, PHARMACIE BARIDON, 1703 RUE ST-CATHERINE, Coin de la Rue St-Denis.

A. LEOFRED

(Gradué des Universités Laval et McGill)

INGENIEUR DES MINES.

Bureau principal à Québec.

SUCCURSALE A SHEPPARD: A MONTREAL, 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES.

S'occupe de tout ce qui a rapport aux mines.

La Foct

La Loterie Mont-Royal

AUTORISEE PAR LA LEGISLATURE

VALEUR DES LOTS, \$52,740

Tous les lots sont tirés à chaque tirage.

TIRAGES LE 1er ET LE 3ème MERCREDI DE CHAQUE MOIS

Rappelez-vous que le gros lot est de

\$15,000

PRIX DU BILLET, \$1.—11 BILLETS POUR \$10.

Pour \$1.00 vous pouvez gagner \$15,000.
Pour \$1.00 vous pouvez gagner 5,000.
Pour \$1.00 vous pouvez gagner 2,500.
Pour \$1.00 vous pouvez gagner 1,250.

Il y a aussi un grand nombre de lots de \$5, \$10, \$15, \$25, \$50, \$250, et \$500, au total de \$28,900.

N'oubliez pas que votre billet, gagnant un lot quelconque parmi les lots tirés un par un, peut aussi gagner un des lots approximatifs de \$25, \$15 et \$10, et avoir droit en outre à un lot de \$5, s'il se termine par les deux derniers chiffres de 1 un des deux premiers gros lots.

LE GERANT S. E. LEFEBVRE, 81 Rue St-Jacques, Montréal, Canada.

LE "SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —
TREADWELL & TESCHNER

32 and 34 Frankfort Street, New-York

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

FFRECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETROUDDISEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRÉ (hebdomadaire).— Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.— Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs, par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.— Rédigé par M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.— Abonnement, 5 frs, par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— Paris: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas. New York: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.— Abonnement: Un an, 20 frs., six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE.— Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PAILLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.— Spécimen franco sur demande.

LA CURIOSITE UNIVERSELLE (journal hebdomadaire).— Prix d'abonnement 12 frs., 30, No 1 rue Itambeau, Place Louvois, Paris France.